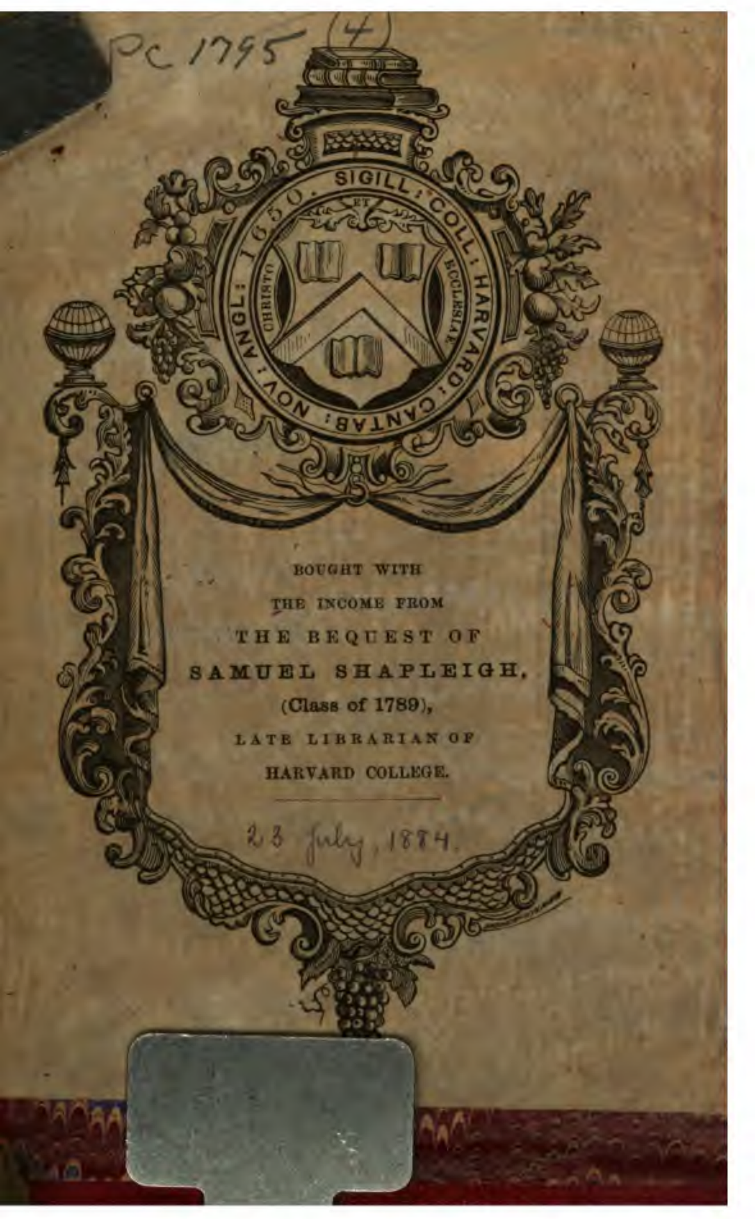
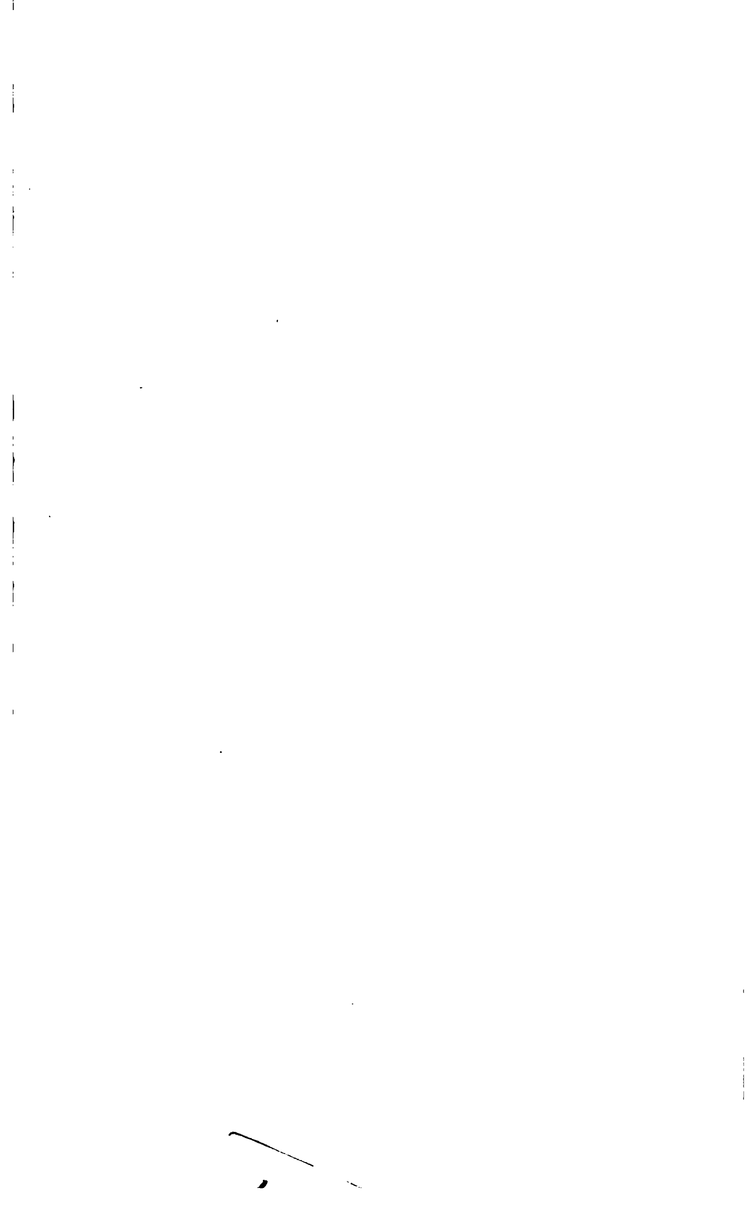

WIDENER LIBRARY
HX P58X Z


PC 1795
(4)
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
SAMUEL SHAPLEIGH,
(Class of 1789),
LATE LIBRARIAN OF
HARVARD COLLEGE.
23 July, 1884.





LES

MILLE ET UNE NUITS



GALLAND

LES
MILLE & UNE NUITS

CONTES ARABES

RÉIMPRIMÉS SUR L'ÉDITION ORIGINALE

AVEC UNE

PRÉFACE DE JULES JANIN

Vingt et une eaux-fortes par Ad. Lalauze

TOME QUATRIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI





LES

MILLE ET UNE NUITS

HISTOIRE DU PETIT BOSSU

(SUITE)

HISTOIRE QUE RACONTA LE TAILLEUR

Sire, un bourgeois de cette ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnoit hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très bonne heure, et j'y trouvai environ vingt personnes.

« Nous n'attendions plus que le maître de la maison, qui étoit sorti pour quelque affaire, lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un

jeune étranger très proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous, et, pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sofa. Il étoit prêt à le faire, lorsque, apercevant un barbier qui étoit de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière et voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. « Où allez-vous? lui dit-il. Je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes amis, et à peine êtes-vous entré que vous voulez sortir. — Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de Dieu, je vous supplie de ne me pas retenir, et de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà : quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Éthiopien; mais il a l'âme encore plus noire et plus horrible que le visage.... »

Le jour, qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais la nuit suivante elle reprit ainsi sa narration :

CLVIII^e NUIT.

« Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le tailleur, et nous commençâmes à concevoir une très mauvaise opinion du barbier, sans savoir si le jeune étranger avoit raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisoit un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger de nous apprendre le sujet qu'il avoit de haïr le barbier.

« Messeigneurs, nous dit alors le jeune homme, vous saurez que ce maudit barbier est cause que je suis boiteux et qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner tous les lieux où il seroit, et de ne pas demeurer même dans une ville où il demeureroit ; c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad, où je le laissai, et que j'ai fait un si long voyage pour venir m'établir en cette ville, au milieu de la Grande-Tartarie, comme en un endroit où je me flattois de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici : cela m'oblige, Messeigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir

avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui et m'aller cacher, si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. »

« En achevant ces paroles, il voulut nous quitter; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec moi, et de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avoit pour le barbier, qui, pendant tout ce temps-là, avoit les yeux baissés et gardoit le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison, et enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'assit sur le sofa, et nous raconta ainsi son histoire, après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir :

« Mon père tenoit dans la ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières charges; mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvoit mériter. Il n'eut que moi d'enfant; et, quand il mourut, j'avois déjà l'esprit formé et j'étois en âge de disposer des grands biens qu'il m'avoit laissés. Je ne les dissipai point follement, j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

« Je n'avois point encore eu de passion, et, loin d'être sensible à l'amour, j'avouerai, peut-être à ma honte, que j'évitois avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étois dans une rue, je vis venir devant moi une grande troupe

de dames; pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvois, et je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étois vis-à-vis d'une fenêtre où il y avoit un vase de très belles fleurs, et j'avois les yeux attachés dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit : je vis paroître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi, et, en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant d'amour pour elle que j'avois eu d'aversion jusque-là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs et m'avoir lancé un regard plein de charmes qui acheva de me percer le cœur, elle referma sa fenêtre, et me laissa dans un trouble et dans un désordre inconcevables.

« J'y serois demeuré bien longtemps, si le bruit que j'entendis dans la rue ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, et vis que c'étoit le premier cadi de la ville, monté sur une mule et accompagné de cinq ou six de ses gens : il mit pied à terre à la porte de la maison dont la jeune dame avoit ouvert une fenêtre; il y entra, ce qui me fit juger qu'il étoit son père.

« Je revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étois lorsque j'en étois sorti : agité d'une passion d'autant plus violente que je n'en

avois jamais senti l'atteinte, je me mis au lit avec une grosse fièvre qui répandit une grande affliction dans mon domestique. Mes parens, qui m'aimoient, alarmés d'une maladie si prompte, accoururent en diligence et m'importunèrent fort pour en apprendre la cause, que je me gardois bien de leur dire. Mon silence leur causa une inquiétude que les médecins ne purent dissiper, parce qu'ils ne connoissoient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remèdes, au lieu de diminuer.

« Mes parens commençoient à désespérer de ma vie, lorsqu'une vieille dame de leur connoissance, informée de ma maladie, arriva. Elle me considéra avec beaucoup d'attention, et, après m'avoir bien examiné, elle connut, je ne sais par quel hasard, le sujet de ma maladie. Elle les prit en particulier, les pria de la laisser seule avec moi et de faire retirer tous mes gens.

« Tout le monde étant sorti de la chambre, elle s'assit au chevet de mon lit : « Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal; mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez : j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret, et vous ne me désavouerez pas quand je vous aurai dit que c'est l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvu que vous me fassiez connoître qui est

l'heureuse dame qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre : car vous avez la réputation de n'aimer pas les dames, et je n'ai pas été la dernière à m'en apercevoir; mais, enfin, ce que j'avois prévu est arrivé, et je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talens à vous tirer de peine... »

« Mais, Sire, dit la sultane Scheherazade en cet endroit, je vois qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt, fort impatient d'entendre la suite d'une histoire dont il avoit écouté le commencement avec plaisir.

CLIXe NUIT.

Sire, dit le lendemain Scheherazade, le jeune homme boiteux, poursuivant son histoire :

« La vieille dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse; mais, quoiqu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osois découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la dame et poussai un profond soupir, sans lui rien dire. « Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de parler, ou si c'est manque de confiance en moi? Doutez-vous de l'effet de ma promesse? Je pourrois vous citer

une infinité de jeunes gens de votre connoissance qui ont été dans la même peine que vous et que j'ai soulagés. »

« Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choses encore que je rompis le silence : je lui déclarai mon mal ; je lui appris l'endroit où j'avois vu l'objet qui le causoit, et lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. « Si vous réussissez, lui dis-je, et que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté charmante et de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter sur ma reconnoissance. — Mon fils, me répondit la vieille dame, je connois la personne dont vous me parlez ; elle est, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez : c'est la plus belle et la plus aimable dame de Bagdad ; mais, ce qui me chagrine, elle est très fière et d'un très difficile accès. Vous savez combien nos gens de justice sont exacts à faire observer les dures lois qui retiennent les femmes dans une contrainte si gênante ; ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles, et le cadi que vous avez vu est à lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'est un grand crime de se montrer aux hommes, elles en sont si fortement prévenues pour la plupart qu'elles n'ont des yeux

dans les rues que pour se conduire, lorsque la nécessité les oblige à sortir. Je ne dis pas absolument que la fille du premier cadi soit de cette humeur; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui de son père. Plût à Dieu que vous aimassiez quelque autre dame! je n'aurois pas tant de difficultés à surmonter que j'en prévois. J'y emploierai néanmoins tout mon savoir-faire; mais il faudra du temps pour y réussir. Cependant ne laissez pas de prendre courage, et ayez de la confiance en moi. »

« La vieille me quitta; et, comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venoit de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réussît pas dans son entreprise augmenta mon mal. Elle revint le lendemain, et je lus sur son visage qu'elle n'avoit rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : « Mon fils, je ne m'étois pas trompée; j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un père : vous aimez un objet insensible qui se plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer, et elle ne veut pas leur donner le moindre soulagement. Elle m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir; mais, d'abord que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir et de l'entretenir, elle m'a dit en me

jetant un regard terrible : « Vous êtes bien hardie de me faire cette proposition ; je vous défends de me revoir jamais, si vous voulez me tenir de pareils discours. »

« Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la vieille ; je ne suis pas aisée à rebuter, et, pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein.

« Pour abréger ma narration, dit le jeune homme, je vous dirai que cette bonne messagère fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus irrita mon mal à un point que les médecins m'abandonnèrent absolument. J'étois donc regardé comme un homme qui n'attendoit que la mort, lorsque la vieille me vint donner la vie.

« Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : « Songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte.» Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant, et lui répondis avec transport : « Le présent ne vous manquera pas. Qu'avez-vous à me dire? — Mon cher seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas, et j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé, et fort content de moi. Hier lundi j'allai chez la dame que vous aimez, et je la trouvai en bonne hu-

meur; je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs en abondance et laissai couler quelques larmes. « Ma bonne mère, me dit-elle, qu'avez-vous? Pourquoi paroissez-vous si affligée? — Hélas! ma chère et honorable dame, lui répondis-je, je viens de chez le jeune seigneur de qui je vous parlois l'autre jour; c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous : c'est un grand dommage, je vous assure, et il y a bien de la cruauté de votre part. — Je ne sais, répliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je sois cause de sa mort. Comment puis-je y avoir contribué? — Comment? lui repartis-je. Hé! ne vous disois-je pas l'autre jour qu'il étoit assis devant votre fenêtre lorsque vous l'ouvrîtes pour arroser votre vase de fleurs? Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous représente tous les jours; depuis ce moment il languit, et son mal s'est tellement augmenté qu'il est enfin réduit au pitoyable état que j'ai l'honneur de vous dire....»

Scheherazade cessa de parler en cet endroit parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle poursuivit dans ces termes l'histoire du jeune boiteux de Bagdad :

CLXe NUIT.

Sire, la vieille dame, continuant de rapporter au jeune homme malade d'amour l'entretien qu'elle avoit eu avec la fille du cadi :

« Vous vous souvenez bien, Madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorsque je voulus vous parler de sa maladie et vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il étoit : je retournai chez lui après vous avoir quittée ; et il ne connut pas plus tôt, en me voyant, que je ne lui apportois pas une réponse favorable, que son mal redoubla. Depuis ce temps-là, Madame, il est prêt à perdre la vie, et je ne sais si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui. »

« Voilà ce que je lui dis, ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, et je vis son visage changer de couleur. « Ce que vous me racontez, dit-elle, est-il bien vrai ? et n'est-il effectivement malade que pour l'amour de moi ? — Ah ! Madame, repartis-je, cela n'est que trop véritable. Plût à Dieu que cela fût faux ! — Et croyez-vous, reprit-elle, que l'espérance de me voir et de me parler pût contribuer à le tirer du péril où il est ? — Peut-être bien, lui dis-je, et, si vous me l'ordon-

nez, j'essayerai ce remède. — Hé bien, répliqua-t-elle en soupirant, faites-lui donc espérer qu'il me verra; mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs, à moins qu'il n'aspire à m'épouser, et que mon père ne consente à notre mariage. — Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté : je vais trouver ce jeune homme, et lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. — Je ne vois pas un temps plus commode à lui faire cette grâce, dit-elle, que vendredi prochain, pendant que l'on fera la prière de midi. Qu'il observe quand mon père sera sorti pour y aller, et qu'il vienne aussitôt se présenter devant la maison, s'il se porte assez bien pour cela. Je le verrai arriver par ma fenêtre, et je descendrai pour lui ouvrir. Nous nous entretiendrons durant le temps de la prière, et il se retirera avant le retour de mon père. »

« Nous sommes au mardi, continua la vieille : vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces et vous disposer à cette entrevue. » A mesure que la bonne dame parloit je sentois diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvai guéri à la fin de son discours.

« Prenez, lui dis-je en lui donnant ma bourse qui étoit toute pleine : c'est à vous seule que je dois ma guérison; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux médecins qui n'ont fait que me tourmenter pendant ma maladie.

« La dame m'ayant quitté, je me sentis assez de force pour me lever. Mes parens, ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens et se retirèrent chez eux.

« Le vendredi matin, la vieille arriva dans le temps que je commençois à m'habiller et que je choisissois l'habit le plus propre de ma garde-robe. « Je ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous portez : l'occupation où je vous vois me fait assez connoître ce que je dois penser là-dessus; mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier cadi? — Cela consumeroit trop de temps, lui répondis-je ; je me contenterai de faire venir un barbier et de me faire raser la tête et la barbe. » Aussitôt j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût habile dans sa profession et fort expéditif.

« L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit après m'avoir salué : « Seigneur, il paroît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. » Je lui répondis que je sortois d'une maladie. « Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux et que sa grâce vous accompagne toujours. — J'espère, lui répliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. — Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé. Dites-moi présentement de quoi il s'agit : j'ai ap-

porté mes rasoirs et mes lancettes; souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous tire du sang? — Je viens de vous dire, repris-je, que je sors de maladie; et vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser; dépêchez-vous, et ne perdons pas le temps à discourir, car je suis pressé, et l'on m'attend à midi précisément..... »

Scheherazade se tut en achevant ces paroles à cause du jour qui paroissoit. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte:

CLXIe NUIT.

« Le barbier, dit le jeune boiteux de Bagdad, employa beaucoup de temps à déplier sa trousse et à préparer ses rasoirs: au lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse un astrolabe fort propre, sortit de ma chambre, et alla au milieu de la cour d'un pas grave prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gravité, et, en rentrant: « Vous serez bien aise, Seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au vendredi dix-huitième de la lune de safar, de l'an 653, depuis la retraite de notre grand prophète de la Mecque à Médine, et de l'an 7320 de l'époque du grand Iskender aux deux cornes, et

que la conjonction de Mars et de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, pour vous faire raser. Mais, d'un autre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous : elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours. Vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur ; je serois fâché qu'il vous arrivât. »

« Jugez, Messeigneurs, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard et si extravagant ! Quel fâcheux contre-temps pour un amant qui se préparoit à un rendez-vous ! J'en fus choqué. « Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis et de vos prédictions. Je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie ; vous êtes venu ici pour me raser : ainsi, rasez-moi, ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier.

« — Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colère ? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, et que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès ? Vous n'avez demandé qu'un barbier, et vous avez en ma personne le meilleur

barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chimiste très profond, un astrologue qui ne se trompe point, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logicien subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans l'arithmétique, dans l'astronomie et dans tous les raffinemens de l'algèbre ; un historien qui sait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie ; j'ai dans ma mémoire toutes nos lois et toutes nos traditions. Je suis poète, architecte : mais que ne suis-je pas? Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu monsieur votre père, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, étoit bien persuadé de mon mérite : il me chérissoit, me caressoit, et ne cessoit de me citer, dans toutes les compagnies où il se trouvoit, comme le premier homme du monde. Je veux, par reconnoissance et par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, et vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourront vous menacer. »

« A ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. « Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun, m'écriai-je, et voulez-vous commencer à me raser? »

En cet endroit, Scheherazade cessa de pour-

suivre l'histoire du boiteux de Bagdad, parce qu'elle aperçut le jour; mais la nuit suivante elle en reprit ainsi la suite :

CLXII^e NUIT.

Le jeune boiteux, continuant son histoire :

« Seigneur, me répliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard : tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de silencieux. J'avois six frères, que vous auriez pu, avec raison, appeler babillards, et, afin que vous les connoissiez, l'aîné se nommoit Bacbouc, le second Bakbarah, le troisième Bakbac, le quatrième Alcouz, le cinquième Alnaschar, et le sixième Schacabac. C'étoient des discoureurs importuns; mais moi, qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours. »

« De grâce, Messeigneurs, mettez-vous à ma place : quel parti pouvois-je prendre en me voyant si cruellement assassiné ? « Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisoit la dépense de ma maison, qu'il s'en aille et me laisse en repos : je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. — Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher; c'est

vous qui m'avez fait venir, et, cela étant ainsi, je jure foi de musulman que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connoïssez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute. Feu monsieur votre père me rendoit plus de justice : toutes les fois qu'il m'envoyoit querir pour lui tirer du sang, il me faisoit asseoir auprès de lui; et alors c'étoit un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenois. Je le tenois dans une admiration continuelle; je l'enlevois, et, quand j'avois achevé : « Ah! s'écrioit-il, vous êtes une source inépuisable de science! Personne n'approche de la profondeur de votre savoir! — Mon cher seigneur, lui répondois-je, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si je dis quelque chose de beau, j'en suis redevable à l'audience favorable que vous avez la bonté de me donner : ce sont vos libéralités qui m'inspirent toutes ces pensées sublimes qui ont le bonheur de vous plaire. » Un jour qu'il étoit charmé d'un discours admirable que je venois de lui faire : « Qu'on lui donne, dit-il, cent pièces d'or, et qu'on le revête d'une de mes plus riches robes. » Je reçus ce présent sur-le-champ : aussitôt je tirai son horoscope, et je le trouvai le plus heureux du monde. Je poussai même encore plus loin la reconnoissance, car je lui tirai du sang avec les ventouses. »

« Il n'en demeura pas là; il enfila un autre dis-

cours qui dura une grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre, et chagrin de voir que le temps s'écouloit sans que j'en fusse plus avancé, je ne savois plus que lui dire. « Non, m'écriai-je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens.... »

La clarté du jour qui se faisoit voir dans l'appartement de Schahriar obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain elle continua son récit de cette manière :

CLXIII^e NUIT.

« Je crus, dit le jeune boiteux de Bagdad, que je réussirois mieux en prenant le barbier par la douceur. « Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez là tous vos beaux discours et m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. » A ces mots, il se mit à rire. « Ce seroit une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeuroit toujours dans la même situation, si nous étions toujours sages et prudens : je veux croire néanmoins que, si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce

changement dans votre humeur; c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, et vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre père et de votre aïeul : ils venoient me consulter dans toutes leurs affaires; et je puis dire, sans vanité, qu'ils se louoient fort de mes conseils. Voyez-vous, Seigneur, on ne réussit presque jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des personnes éclairées. On ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme. Je vous suis tout acquis, et vous n'avez qu'à me commander. — Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête et qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire? Rasez-moi donc, ou retirez-vous. » En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

« Quand il vit que j'étois fâché tout de bon : « Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas; nous allons commencer. » Effectivement, il me lava la tête et se mit à me raser; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir qu'il s'arrêta pour me dire : « Seigneur, vous êtes prompt; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi, à cause de

mon âge, de ma science et de mes vertus éclatantes....

« — Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, et ne parlez plus. — C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse; je vais parier que je ne me trompe pas. — Hé! il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis; vous devriez déjà m'avoir rasé. — Modérez votre ardeur, répliqua-t-il; vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire : quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toujours. Je voudrois que vous me dissiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous en dirois mon sentiment. Vous avez du temps de reste, puisque l'on ne vous attend qu'à midi et qu'il ne sera midi que dans trois heures. — Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je : les gens d'honneur et de parole préviennent le temps qu'on leur a donné; mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vite de me raser. »

« Plus je témoignois d'empressement, et moins il en avoit à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe; puis, laissant son astrolabe, il reprit son rasoir.... »

Scheherazade, voyant paroître le jour, garda le

silence. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire commencée :

CLXIVe NUIT.

« Le barbier, continua le jeune boiteux, quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe, et me laissa à demi rasé pour aller voir quelle heure il étoit précisément. Il revint. « Seigneur, me dit-il, je savois bien que je ne me trompois pas ; il y a encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré, ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. — Juste Ciel ! m'écriai-je, ma patience est à bout ; je n'y puis plus tenir. Maudit barbier, barbier de malheur, peu s'en faut que je ne me jette sur toi et que je ne t'étrangle ! — Doucement, Monsieur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez pas de retomber malade ? Ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un moment. » En disant ces paroles, il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir, qu'il repassa sur le cuir qu'il avoit attaché à sa ceinture, et recommença de me raser ; mais, en me rasant, il ne put s'empêcher de parler. « Si vous vouliez, Seigneur, me dit-il, m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerois quelque conseil dont vous pour-

riez vous trouver bien. » Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendoient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du retour de ma santé.

« Quand le barbier entendit parler de régal : « Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres! s'écria-t-il. Vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi; je l'avois oublié, et je n'ai encore fait aucun préparatif. — Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je : quoique j'aille manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni; je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera; je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser; et souvenez-vous qu'au lieu que mon père vous faisoit des présens pour vous entendre parler, je vous en fais, moi, pour vous faire taire. »

« Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnois. « Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites; mais montrez-moi tout à l'heure ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient contens de la bonne chère que je leur ferai. — J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi faire quatre entrées. » Je donnai ordre à un esclave

d'apporter tout cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. « Voilà qui est bien, reprit le barbier; mais il faudroit des fruits et de quoi assaisonner la viande. » Je lui fis encore donner ce qu'il demandoit. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre; et, comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestois, j'enrageois; mais j'avois beau pester et enrager, le bourreau ne s'en pressoit pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques momens; puis, s'arrêtant tout à coup : « Je n'aurois jamais cru, Seigneur, me dit-il, que vous fussiez libéral; je commence à connoître que feu monsieur votre père revit en vous. Certes je ne méritois pas les grâces dont vous me comblez, et je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnoissance. Car, Seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout, qui frotte le monde au bain; à Sali, qui vend des pois chiches grillés par les rues; à Salouz, qui vend des fèves; à Akerscha, qui vend des herbes; à Abou-Mekarès, qui arrose les rues pour abattre la poussière; et à Cassem, de la garde du calife : tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie; ils ne sont ni fâcheux ni querelleurs; plus contens de leur sort que le calife au milieu de toute sa cour, ils sont toujours

gais, prêts à chanter et à danser, et ils ont chacun leur chanson et leur danse particulière, dont ils divertissent toute la ville de Bagdad ; mais ce que j'estime le plus en eux, c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs, non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, Seigneur, voici la chanson et la danse de Zantout qui frotte le monde au bain; regardez-moi, et voyez si je sais bien l'imiter....»

Scheherazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le lendemain elle poursuivit sa narration dans ces termes :

CLXVᵉ NUIT.

« Le barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, continua le jeune boiteux; et, quoi que je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avoit nommés. Après cela, s'adressant à moi: « Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens; si vous m'en croyez, vous serez des nôtres, et vous laisserez là vos amis, qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours et vous feront retomber dans

une maladie pire que celle dont vous sortez ; au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir. »

« Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. « Je voudrois, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterois la proposition que vous me faites ; j'irois de bon cœur me réjouir avec vous ; mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui : je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie. Achevez de me raser et hâtez-vous de vous en retourner ; vos amis sont déjà peut-être dans votre maison. — Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir. Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content que vous renonceriez pour eux à vos amis. — Ne parlons plus de cela, lui répondis-je ; je ne puis être de votre festin. »

« Je ne gagnai rien par la douceur. « Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné ; mes amis mangeront, si bon leur semble, je reviendrai aussitôt. Je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul, vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaisance. — Ciel ! m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si

fâcheux ! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns ! Allez trouver vos amis : buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que personne m'accompagne. Aussi bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu ; on n'y veut que moi. — Vous vous moquez, Seigneur, repartit-il : si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner ? Vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résolue, je vous accompagnerai malgré vous. »

« Ces paroles, Messeigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. « Comment me déferai-je de ce maudit barbier ? disois-je en moi-même. Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. » D'ailleurs, j'entendois qu'on appeloit déjà pour la première fois à la prière de midi et qu'il étoit temps de partir : ainsi je pris le parti de ne dire mot et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser ; et, cela étant fait, je lui dis : « Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous

ces provisions, et revenez, je vous attends; je ne partirai pas sans vous. »

« Il sortit enfin, et j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois : je me hâtai de me mettre en chemin ; mais le malicieux barbier, qui avoit jugé de mon intention, s'étoit contenté d'aller avec mes gens jusqu'à la vue de sa maison et de les voir entrer chez lui. Il s'étoit caché à un coin de rue pour m'observer et me suivre. En effet, quand je fus arrivé à la porte du cadi, je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

« La porte du cadi étoit à demi ouverte, et, en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendoit et qui, après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étois amoureux ; mais à peine commençois-je à l'entretenir que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre et vit, au travers de la jalousie, que c'étoit le cadi son père qui revenoit déjà de la prière. Je regardai aussi en même temps, et j'aperçus le barbier assis vis-à-vis, au même endroit d'où j'avois vu la jeune dame.

« J'eus alors deux sujets de crainte, l'arrivée du cadi et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montoit à sa chambre que très rarement, et

que, comme elle avoit prévu que ce contre-temps pourroit arriver, elle avoit songé au moyen de me faire sortir sûrement ; mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causoit une grande inquiétude, et vous allez voir que cette inquiétude n'étoit pas sans fondement.

« Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avoit méritée. L'esclave poussoit de grands cris qu'on entendoit de la rue. Le barbier crut que c'étoit moi qui criois et qu'on maltraitoit. Prévenu de cette pensée, il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussitôt. On lui demande ce qu'il a, et quel secours on peut lui donner. « Hélas ! s'écrie-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron ! » Et, sans rien dire davantage, il court jusque chez moi, en criant toujours de même, et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent avec une fureur qui n'est pas concevable à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'étoit ; mais l'esclave, tout effrayé, retourne vers son maître : « Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, et commencent à enfoncer la porte. »

« Le cadi courut aussitôt lui-même, ouvrit la porte, et demanda ce qu'on lui vouloit. Sa pré-

sence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment : « Maudit cadi, chien de cadi, quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître? Que vous a-t-il fait? — Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurois-je assassiné votre maître, que je ne connois pas et qui ne m'a point offensé? Voilà ma maison ouverte : entrez, voyez, cherchez. — Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier; j'ai entendu ses cris il n'y a qu'un moment. — Mais encore, répliqua le cadi, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites? Est-ce qu'il est dans ma maison? Et, s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit? — Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, repartit le barbier; je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière de midi; vous en avez sans doute été averti; vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris et lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément : le calife en sera informé, et en fera bonne et briève justice. Laissez-le sortir et nous le rendez tout à l'heure, sinon nous allons entrer et vous l'arracher à votre honte.— Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni

de faire un si grand éclat : si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer et qu'à le chercher, je vous en donne la permission. » Le cadi n'eut pas achevé ces mots que le barbier et mes gens se jetèrent dans la maison comme des furieux et se mirent à me chercher partout..... »

Scheherazade, en cet endroit, ayant aperçu le jour, cessa de parler. Schahriar se leva en riant du zèle indiscret du barbier, et fort curieux de savoir ce qui s'étoit passé dans la maison du cadi, et par quel accident le jeune homme pouvoit être devenu boiteux. La sultane satisfit sa curiosité le lendemain, et reprit la parole dans ces termes :

CLXVIe NUIT.

Le tailleur continua de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il avoit commencée.

« Sire, dit-il, le jeune boiteux poursuivit ainsi : « Comme j'avois entendu tout ce que le barbier avoit dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vide, où je me jetai et que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étois.

Il s'approcha du coffre, l'ouvrit, et, dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête et l'emporta ; il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, et enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portoit, le coffre vint à s'ouvrir par malheur ; et alors, ne pouvant souffrir la honte d'être exposé aux regards et aux huées de la populace qui nous suivoit, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation que je me blessai à la jambe, de manière que je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, et ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or et d'argent dont ma bourse étoit pleine, et, tandis qu'il s'occupoit à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier, profitant de la ruse dont je m'étois servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : « Arrêtez, Seigneur ; pourquoi courez-vous si vite ? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes si généreux et à qui nous avons tant d'obligations, mes amis et moi ! Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse ? Voilà ce qui vous est arrivé par

votre faute, et, si de mon côté je ne m'étois pas obstiné à vous suivre pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu? Où allez-vous donc, Seigneur? Attendez-moi. »

« C'est ainsi que le malheureux barbier parloit tout haut dans la rue. Il ne se contentoit pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadi, il vouloit encore que toute la ville en eût connoissance. Dans la rage où j'étois, j'avois envie de l'attendre pour l'étrangler; mais je n'aurois fait par là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti : comme je m'aperçus que sa voix me livroit en spectacle à une infinité de gens qui paroissoient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtoient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan dont le concierge m'étoit connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avoit attiré. « Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grâce d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. » Il me le promit, et me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine, car l'obstiné barbier vouloit entrer malgré lui et ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures, et, jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontroit le grand service qu'il prétendoit m'avoir rendu.

« Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui

apprendre mon aventure. Je la lui racontai. Ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. « Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? — Je ne veux point y retourner, lui répondis-je : ce détestable barbier ne manqueroit pas de m'y venir trouver; j'en serois tous les jours obsédé, et je mourrois à la fin de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville. Je prétends aller où ma mauvaise fortune me voudra conduire. » Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour voyager, et le reste de mon bien, j'en fis une donation à mes parens.

« Je partis donc de Bagdad, Messeigneurs, et je suis venu jusqu'ici. J'avois lieu d'espérer que je ne rencontrerois point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné du mien; et cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc pas surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que je suis boiteux et réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parens, de mes amis et de ma patrie. »

« En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir

qu'il avoit de lui avoir donné, quoique innocemment, un si grand sujet de mortification.

« Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jetâmes les yeux sur le barbier, et dîmes qu'il avoit tort, si ce que nous venions d'entendre étoit véritable. « Messieurs, nous répondit-il en levant la tête, qu'il avoit toujours tenue baissée jusqu'alors, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais, quoi qu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait, je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'étoit-il pas jeté dans le péril, et, sans mon secours, en seroit-il sorti si heureusement ? Il est trop heureux d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginois qu'on le maltraitoit ? A-t-il raison de se plaindre de moi et de me dire des injures si atroces ? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'accuse d'être un babillard ; c'est une pure calomnie : de sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins et qui ai le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, Messeigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention. »

HISTOIRE DU BARBIER.

« Sous le règne du calife Mostanser Billah, poursuivit-il, prince si fameux par ses immenses libéralités envers les pauvres, dix voleurs obsédoient les chemins des environs de Bagdad et faisoient depuis longtemps des vols et des cruautés inouïes. Le calife, averti d'un si grand désordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du baïram, et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix..... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour avertir le sultan des Indes que le jour commençoit à paroître. Ce prince se leva, et la nuit suivante la sultane reprit son discours de cette manière :

CLXVII^e NUIT.

« Le juge de police, continua le barbier, fit ses diligences, et mit tant de monde en campagne que les dix voleurs furent pris le propre jour du baïram. Je me promenois alors sur le bord du Tigre; je vis dix hommes assez richement habillés qui s'embarquoient dans un bateau. J'au-

rois connu que c'étoient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnoient; mais je ne regardai qu'eux, et, prévenu que c'étoient des gens qui alloient se réjouir et passer la fête en festins, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudroient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, et l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que j'avois mal jugé d'eux. Au sortir du bateau, nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent et nous menèrent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire : que m'eût-il servi de parler et de faire quelque résistance? C'eût été le moyen de me faire maltraiter par les gardes, qui ne m'auroient pas écouté : car ce sont des brutaux qui n'entendent point raison. J'étois avec des voleurs, c'étoit assez pour leur faire croire que j'en devois être un.

« Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtiment de ces dix scélérats. « Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. » Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main, et par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs, en commençant par le premier, et, quand il vint à moi,

il s'arrêta. Le calife, voyant que le bourreau ne me frappoit pas, se mit en colère : « Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs? Pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf? — Commandeur des croyans, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de Votre Majesté : voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées; elle peut les faire compter. » Lorsque le calife eut vu lui-même que le bourreau disoit vrai, il me regarda avec étonnement, et, ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : « Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts? » Je lui répondis : « Commandeur des croyans, je vais vous faire un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont le châtiment vient de faire éclater la justice de Votre Majesté; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étoient des gens qui alloient se régaler ensemble pour célébrer ce jour qui est le plus célèbre de notre religion. »

« Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure; et, tout au contraire de ce jeune boiteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion et ma constance à garder le silence. « Commandeur des croyans, lui dis-je, que Votre Majesté ne s'étonne pas si je me suis tu dans

une occasion qui auroit excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire; et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'ai eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie; enfin, cette vertu fait toute ma gloire et mon bonheur. — J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étoient vos frères : vous ressembloient-ils? — En aucune manière, lui repartis-je : ils étoient tous plus babillards les uns que les autres; et, quant à la figure, il y avoit encore une grande différence entre eux et moi : le premier étoit bossu; le second, brèche-dent; le troisième, borgne; le quatrième, aveugle; le cinquième avoit les oreilles coupées; et le sixième, les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feroient juger de leurs caractères, si j'avois l'honneur de les raconter à Votre Majesté. » Comme il me parut que le calife ne demandoit pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre.

HISTOIRE DU PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

« Sire, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appeloit Bacbouc le bossu, étoit tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin; et, comme il n'avoit point encore fait de pratiques, il avoit bien de la peine à vivre de son travail. Le meunier, au contraire, étoit fort à son aise, et possédoit une très belle femme. Un jour mon frère, en travaillant dans sa boutique, leva la tête et aperçut à une fenêtre du moulin la meunière qui regardoit dans la rue. Il la trouva si belle qu'il en fut enchanté. Pour la meunière, elle ne fit nulle attention à lui; elle ferma sa fenêtre et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever la tête et lever les yeux vers le moulin, en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois, et son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espéroit toujours que la meunière se feroit voir encore; mais enfin il fut obligé de la fermer et de se retirer à sa petite maison, où il passa une

fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, et qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent : la meunière ne parut qu'un moment de toute la journée. Mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meunière jeta les yeux sur lui par hasard, et le surprit dans une attention à la considérer qui lui fit connoître ce qui se passoit dans son cœur..... »

Le jour qui paroissoit obligea Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CLXVIIIe NUIT.

Sire, le barbier continua l'histoire de son frère aîné.

« Commandeur des croyans, poursuivit-il en parlant toujours au calife Mostanser Billah, vous saurez que la meunière n'eut pas plus tôt pénétré les sentimens de mon frère qu'au lieu de s'en fâcher elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant; mon frère la regarda de même, mais d'une manière si plaisante que la meunière

referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fît connoître à mon frère qu'elle le trouvoit ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avoit vu avec plaisir.

« La meunière prit donc la résolution de se réjouir de mon frère. Elle avoit une pièce d'une assez belle étoffe, dont il y avoit déjà longtemps qu'elle vouloit se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de soie, et le lui envoya par une jeune esclave qu'elle avoit. L'esclave, bien instruite, vint à la boutique du tailleur. « Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle, et vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte, sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps; elle change souvent d'habit, et c'est une pratique dont vous serez très content. » Mon frère ne douta plus que la meunière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyoit du travail, immédiatement après ce qui s'étoit passé entre elle et lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avoit lu dans le fond de son cœur, et de l'assurer du progrès qu'il avoit fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il alloit tout quitter pour elle, et que l'habit seroit prêt pour le lendemain matin. En effet, il y tra-

vailla avec tant de diligence qu'il l'acheva le même jour.

« Le lendemain, la jeune esclave vint voir si l'habit étoit fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant : « J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse pour avoir négligé son habit; je veux l'engager, par ma diligence, à ne se servir désormais que de moi. » La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller; puis, se retournant, elle dit tout bas à mon frère : « A propos, j'oubliois de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée; ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens, et de vous demander comment vous avez passé la nuit; pour elle, la pauvre femme, elle vous aime si fort qu'elle n'en a pas dormi. — Dites-lui, répondit avec transport mon benêt de frère, que j'ai pour elle une passion si violente qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. » Après ce compliment de la part de la meunière, il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisseroit pas languir dans l'attente de ses faveurs.

« Il n'y avoit pas un quart d'heure que l'esclave avoit quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin. « Ma maîtresse, lui dit-elle, est très satisfaite de son habit, il lui va le mieux du monde; mais, comme il est très beau et qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plus tôt de cette pièce

de satin. — Cela suffit, répondit Bacbouc; il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. » La meunière se montra souvent à sa fenêtre, et prodigua ses charmes à mon frère, pour lui donner du courage. Il faisoit beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre; mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avoit déboursé pour les accompagnemens de l'habit et du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un et de l'autre. Cependant, ce malheureux amant, qu'on amusoit et qui ne s'en apercevoit pas, n'avoit rien mangé de tout ce jour-là, et fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnoie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meunier souhaitoit de lui parler. « Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous, en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que la liaison qu'elle veut former entre lui et vous serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un et l'autre. » Mon frère se laissa persuader, et alla au moulin avec l'esclave. Le meunier le reçut fort bien, et, lui présentant une pièce de toile : « J'ai besoin de chemises, lui dit-il; voilà de la toile, je voudrois bien que vous

m'en fissiez vingt; s'il y a du reste, vous me le rendrez..... »

Scheherazade, frappée tout à coup par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc:

CLXIXe NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meunier, qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meunier, qui lui demanda ce qu'il lui falloit pour sa peine; sur quoi mon frère dit qu'il se contenteroit de vingt dragmes d'argent. Le meunier appela aussitôt la jeune esclave, et lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnoie qu'il alloit donner étoit de poids. L'esclave, qui avoit le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il alloit tout gâter s'il recevoit de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin et qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avoit cousu les

chemises et les caleçons. Au sortir de chez le meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payoit pas. Je lui donnai quelque monnoie de cuivre que j'avois dans ma bourse, et cela le fit subsister durant quelques jours : il est vrai qu'il ne vivoit que de bouillie, et qu'encore n'en mangeoit-il pas tout son soûl.

« Un jour, il entra chez le meunier, qui étoit occupé à faire aller son moulin, et qui, croyant qu'il venoit demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune esclave, qui étoit présente, lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter, et lui fit répondre au meunier qu'il ne venoit pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meunier l'en remercia, et lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meunier tira sa bourse; la jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère : « Voisin, dit-il au meunier, rien ne presse; nous compterons une autre fois. » Ainsi, cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est-à-dire amoureux, affamé, et sans argent.

« La meunière étoit avare et méchante : elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui étoit dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avoit pour elle; et voici

comme ils s'y prirent. Le meunier invita Bacbouc un soir à souper, et, après l'avoir assez mal régalé, il lui dit : « Frère, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. » En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit du moulin où il y avoit un lit. Il le laissa là, et se retira avec sa femme dans le lieu où ils avoient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le meunier vint trouver mon frère : « Voisin, lui dit-il, dormez-vous ? Ma mule est malade, et j'ai bien du blé à moudre ; vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. » Bacbouc, pour lui marquer qu'il étoit homme de bonne volonté, lui répondit qu'il étoit prêt à lui rendre ce service, qu'on n'avoit seulement qu'à lui montrer comment il falloit faire. Alors le meunier l'attacha par le milieu du corps, de même qu'une mule, pour faire tourner le moulin ; et, lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : « Marchez, voisin, lui dit-il. — Hé ! pourquoi me frappez-vous ? lui dit mon frère. — C'est pour vous encourager, répondit le meunier, car sans cela ma mule ne marche pas. » Bacbouc fut étonné de ce traitement ; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours, il voulut se reposer ; mais le meunier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant : « Courage, voisin, ne vous arrêtez

pas, je vous prie ; il faut marcher sans prendre haleine, autrement vous gâteriez ma farine. »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte :

CLXXe NUIT.

« Le meunier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le barbier. A la pointe du jour, il le laissa sans le détacher, et se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque temps en cet état. A la fin, la jeune esclave vint, qui le détacha. « Ah ! que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse et moi ! s'écria la perfide. Nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. » Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il étoit fatigué et moulu de coups ; mais il regagna sa maison en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meunière.

« Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife. « Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. — Comman-

deur des croyans, repris-je, je supplie Votre Majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. » Le calife m'ayant témoigné par son silence qu'il étoit disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :

HISTOIRE DU SECOND FRÈRE

DU BARBIER.

« Mon second frère, qui s'appeloit Bakbarah le Brèche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. « J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire ; je vous prie de vous arrêter un moment. » Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle lui vouloit. « Si vous avez le temps de venir avec moi, repritelle, je vous mènerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour ; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir, et vous présentera la collation avec d'excellent vin : il n'est pas besoin de vous en dire davantage. — Ce que vous me dites est-il bien vrai ? répliqua mon frère. — Je ne suis pas une menteuse, repartit la vieille ; je ne vous propose rien qui ne soit véritable ; mais écoutez ce que j'exige de vous : il

faut que vous soyez sage, que vous parliez peu, et que vous ayez une complaisance infinie. » Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant, et il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais où il y avoit beaucoup d'officiers et de domestiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère ; mais la vieille ne leur eut pas plus tôt parlé qu'ils le laissèrent passer. Alors elle se retourna vers mon frère, et lui dit : « Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous amène aime la douceur et la retenue : elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. » Bakbarah la remercia de cet avis, et promit d'en profiter.

« Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'étoit un grand bâtiment en carré, qui répondoit à la magnificence du palais; une galerie régnoit à l'entour, et l'on voyoit au milieu un très beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, et lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit avertir de son arrivée la jeune dame.

« Mon frère, qui n'étoit jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offroient à sa vue, et, jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyoit, il avoit de la peine à contenir sa joie. Il entendit

bientôt un grand bruit, qui étoit causé par une troupe d'esclaves enjouées qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisoit aisément reconnoître pour leur maîtresse par les égards qu'on avoit pour elle. Bakbarah, qui s'étoit attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant, les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui; et, lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frère, qui s'étoit levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur; et puis, l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un air riant : « Je suis ravie de vous voir, et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. — Madame, lui répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paroître devant vous. — Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble. »

« Elle commanda aussitôt que l'on servît la collation. En même temps on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits et de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il étoit placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvroit la bouche pour manger, elle s'apercevoit

qu'il étoit brèche-dent, et elle le faisoit remarquer aux esclaves, qui en rioient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levoit la tête pour la regarder et qui la voyoit rire, s'imagina que c'étoit de la joie qu'elle avoit de sa venue, et se flatta que bientôt elle écarteroit ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avoit cette pensée; et, prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle lui dit des douceurs, et lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avoit de meilleur.

« La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instrumens et commencèrent à jouer et à chanter; d'autres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, et la jeune dame même s'en mêla. Après qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, et regarda mon frère en souriant, pour lui marquer qu'elle alloit boire à sa santé. Il se leva et demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir et le présenta à mon frère afin qu'il lui fît raison. »

Scheherazade vouloit poursuivre son récit; mais, remarquant qu'il étoit jour, elle cessa de

parler. La nuit suivante, elle reprit la parole et dit au sultan des Indes :

CLXXI[e] NUIT.

Sire, le barbier, continuant l'histoire de Bakbarah :

« Mon frère, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant, et but debout en reconnoissance de la faveur qu'elle lui avoit faite. Ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle et commença de le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimoit le plus heureux homme du monde; il étoit tenté de badiner aussi avec cette charmante personne; mais il n'osoit prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avoient les yeux sur lui, et qui ne cessoient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets, et, à la fin, lui en appliqua un si rudement qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avoit amené le regarda d'une manière à lui faire connoître qu'il avoit tort, et qu'il ne se souvenoit pas de l'avis qu'elle lui avoit donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute, et, pour la ré-

parer, il se rapprocha de la jeune dame, en feignant qu'il ne s'en étoit pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchoient qu'à la divertir, se mirent de la partie : l'une donnoit au pauvre Bakbarah des nasardes de toute sa force, l'autre lui tiroit les oreilles à les lui arracher, et d'autres enfin lui appliquoient des soufflets qui passoient la raillerie. Mon frère souffroit tout cela avec une patience admirable ; il affectoit même un air gai, et, regardant la vieille avec un souris forcé : « Vous l'avez bien dit, disoit-il, que je trouverois une dame toute bonne, tout agréable, toute charmante ! Que je vous ai d'obligations ! — Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille ; laissez faire, vous verrez bien autre chose. » La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère : « Vous êtes un brave homme ; je suis ravie de trouver en vous tant de douceur et tant de complaisance pour mes petits caprices, et une humeur si conforme à la mienne. — Madame, repartit Bakbarah, charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, et vous pouvez à votre gré disposer de moi. — Que vous me faites de plaisir, répliqua la dame, en me marquant tant de soumission ! Je suis contente de vous, et je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui apporte,

ajouta-t-elle, le parfum et l'eau de rose. » A ces mots, deux esclaves se détachèrent, et revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il y avoit du bois d'aloès le plus exquis dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage et dans les mains. Mon frère ne se possédoit pas, tant il étoit aise de se voir traiter si honorablement.

Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avoient déjà joué des instrumens et chanté, de recommencer leurs concerts. Elles obéirent; et, pendant ce temps-là, la dame appela une autre esclave, et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle, en lui disant: « Faites-lui ce que vous savez; et, quand vous aurez achevé, ramenez-le-moi. » Bakbarah, qui entendit cet ordre, se leva promptement, et, s'approchant de la vieille qui s'étoit aussi levée pour accompagner l'esclave et lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui vouloit faire. « C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille : elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme; et cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, et vous habiller en femme. — On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, répliqua mon frère, j'y consens, parce que je pourrai me laver ensuite; mais, pour me faire raser, vous voyez

bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserois-je paroître après cela sans moustache ? — Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille ; vous gâteriez vos affaires qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ? » Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille, et, sans dire un seul mot, se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache, et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusque-là. « Oh ! pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. » L'esclave lui représenta qu'il étoit inutile de lui avoir ôté sa moustache s'il ne vouloit pas consentir qu'on lui rasât la barbe ; qu'un visage barbu ne convenoit pas avec un habillement de femme ; et qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui étoit sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad fît quelque attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons ; elle menaça mon frère de la disgrâce de la jeune dame. Enfin, elle lui dit tant de choses qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

« Lorsqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort

à rire en le voyant qu'elle se renversa sur le sofa où elle étoit assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains, si bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva, et, sans cesser de rire, lui dit : « Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurois tort de ne vous pas aimer de tout mon cœur; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voilà. » Il obéit; et la jeune dame et ses esclaves dansèrent avec lui en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps, elles se jetèrent toutes sur le misérable, et lui donnèrent tant de soufflets, tant de coups de poing et de coups de pied, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever, pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venoit de lui faire. « Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout de vos souffrances, et vous allez en recevoir le prix..... »

Le jour qui paroissoit déjà imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

CLXXII^e NUIT.

« La vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. « Il ne vous reste plus, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont dans cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux par la galerie, et de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'aient attrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelque avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise; déshabillez-vous sans faire de façons. »

« Mon bon frère en avoit trop fait pour reculer. Il se déshabilla, et cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, et demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exci-

ter les ris de toutes les esclaves, qui frappoient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avoit pris d'abord, en gagnoit encore sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui étoit connu. Bakbarah, qui la suivoit toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt. Imaginéz-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, et quelques-uns coururent après lui et lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, et le promenèrent par la ville, exposé à la risée de toute la populace.

« Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avoient vu sortir mon frère dans l'état où il étoit par une porte de l'appartement des femmes du grand-vizir, qui donnoit sur leur

rue. Là-dessus, le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, et le fit conduire hors de la ville avec défense d'y rentrer jamais.

« Voilà, Commandeur des croyans, dis-je au calife Mostanser Billah, l'aventure de mon second frère, que je voulois raconter à Votre Majesté. Il ne savoit pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de semblables pièges..... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. La nuit suivante, elle reprit sa narration et dit au sultan des Indes :

CLXXIII^e NUIT.

Sire, le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère.

HISTOIRE DU TROISIÈME FRÈRE

DU BARBIER.

« Commandeur des croyans, dit-il au calife, mon troisième frère, qui se nommoit Bakbac, étoit aveugle, et, sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il alloit de porte en porte demander l'aumône. Il avoit une si longue habitude de marcher seul par les rues qu'il n'avoit pas besoin de conducteur. Il avoit coutume de frapper aux portes, et de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour, il frappa à la porte d'une maison; le maître du logis, qui étoit seul, s'écria : « Qui est là? » Mon frère ne répondit rien à ces paroles, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui étoit à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre, et demande à mon frère ce qu'il veut. « Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. — Vous êtes aveugle, ce me semble? reprit le maître de la maison. — Hélas! oui, repartit mon frère. — Tendez la main », lui dit le maître. Mon frère la lui présenta, croyant aller recevoir l'aumône; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider

à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'étoit pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivoit ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui quitta la main, se remit à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitoit. « Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandois quelque chose pour l'amour de Dieu. — Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. — Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter. — Et pourquoi, innocent que vous êtes, repartit le maître, ne répondez-vous pas dès la première fois lorsque vous frappez et qu'on vous demande qui est là? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle? — Que voulez-vous donc faire de moi? dit mon frère. — Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. — Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. — L'escalier est devant vous, repartit le maître; descendez seul si vous voulez. » Mon frère se mit à descendre; mais, le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins et à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, et sortit en se plaignant et en

murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

« Comme il sortoit du logis, deux aveugles de ses camarades qui passoient le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avoit. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé; et, après leur avoir dit que de toute la journée il n'avoit rien reçu : « Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. » Les deux aveugles y consentirent, il les mena chez lui.

« Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avoit été si maltraité étoit un voleur, homme naturellement adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avoit dit à ses camarades; c'est pourquoi il descendit, les suivit, et entra avec eux dans une méchante maison où logeoit mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : « Frères, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte et prendre garde s'il n'y a pas ici quelque étranger avec nous. » A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé; mais, apercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit et se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermèrent la porte, et firent le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons.

Lorsque cela fut fait et qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit : « Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis longtemps tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille dragmes, et que nous les mîmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. » En disant cela, il mit la main à côté de lui sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, et, les donnant à ses camarades : « Les voilà, poursuivit-il ; vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous souhaitez. » Ses camarades lui ayant répondu qu'ils s'en fioient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix dragmes ; les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

« Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place ; après quoi un des aveugles lui dit qu'il n'étoit pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avoit assez de provisions pour eux trois par la charité des bonnes gens. En même temps il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout cela sur une table, et puis ils commencèrent à manger. Le vo-

leur, qui étoit à la droite de mon frère, choisissoit ce qu'il y avoit de meilleur et mangeoit avec eux; mais, quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, et s'écria aussitôt : « Nous sommes perdus : il y a un étranger avec nous! » En parlant de la sorte, il étendit la main, et saisit le voleur par le bras; il se jeta sur lui en criant au voleur et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi et à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put. Comme il étoit fort et vigoureux et qu'il avoit l'avantage de voir où il adressoit ses coups, il en portoit de furieux tantôt à l'un et tantôt à l'autre, quand il pouvoit en avoir la liberté; et il crioit au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte, et eurent bien de la peine à séparer les combattans; mais enfin, en étant venus à bout, ils leur demandèrent le sujet de leur différend. « Messeigneurs, s'écria mon frère qui n'avoit pas quitté le voleur, cet homme que je tiens est un voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. » Le voleur, qui avoit fermé les yeux d'abord qu'il avoit vu paroître les voisins, feignit d'être aveugle, et dit alors : « Messeigneurs, c'est un menteur; je vous jure par le nom de Dieu

et par la vie du calife que je suis leur associé, et qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi, et je demande justice. » Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, et les menèrent tous quatre au juge de police.

« Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle : « Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais, comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, et qu'à commencer par moi. » Mon frère voulut parler; mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton..... »

A ces mots, Scheherazade, remarquant qu'il étoit jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain :

CLXXIVe NUIT.

« On mit donc le voleur sous le bâton, dit le barbier, et il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais, faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre en criant miséricorde, et en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge, voyant que le voleur le regardoit les yeux ouverts, en fut fort étonné. « Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle? — Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important, si vous voulez me faire grâce, et me donner pour gage que vous me tiendrez parole l'anneau que vous avez au doigt, et qui vous sert de cachet. Je suis prêt à vous révéler tout le mystère. »

« Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, et promit de lui faire grâce. « Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, Seigneur, que mes camarades et moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons et pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur foi-

blesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille dragmes en société; j'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part; ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulois me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse; et, sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi, et m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoin les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, Seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cents dragmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité de ce que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçu, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi. »

« Mon frère et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible; mais le juge ne daigna pas les écouter. « Scélérats, leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens sous prétexte d'exciter leur charité, et que vous commettez de si méchantes actions? — C'est une imposture, s'écria mon frère; il est faux qu'aucun de nous voie clair. Nous en prenons Dieu à témoin! »

« Tout ce que put dire mon frère fut inutile,

« Un jour qu'il étoit dans sa boutique, un vieillard qui avoit une longue barbe blanche vint acheter six livres de viande, lui en donna l'argent, et s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc et si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas, durant cinq mois, de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, et de la payer en pareille monnoie, que mon frère continua de mettre à part.

« Au bout des cinq mois, Alcouz, voulant acheter une quantité de moutons et les payer en cette belle monnoie, ouvrit le coffre; mais, au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond, à la place où il l'avoit mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissoit. « Plût à Dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement ici avec son air hypocrite! » Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles qu'il le vit venir de loin; il courut au-devant de lui avec précipitation, et, mettant la main sur lui : « Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide! Écoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a faite. » En

même temps, il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'étoit assemblée autour de lui ce qu'il avoit déjà conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit froidement : « Vous feriez fort bien de me laisser aller et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serois fâché. — Hé! qu'avez-vous à dire contre moi? lui répliqua mon frère. Je suis un honnête homme dans ma profession, et je ne vous crains pas. — Vous voulez donc que je le publie? reprit le vieillard du même ton. Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine! — Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. — Non, non, dit alors le vieillard; à l'heure que je vous parle il y a un homme égorgé et attaché au dehors de votre boutique, comme un mouton; qu'on y aille, et l'on verra si je dis la vérité. »

« Avant que d'ouvrir le coffre où étoient les feuilles, mon frère avoit tué un mouton ce jour-là, l'avoit accommodé et exposé hors de sa boutique, selon sa coutume. Il protesta que ce que disoit le vieillard étoit faux; mais, malgré ses protestations, la populace crédule, se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce,

voulut en être éclaircie sur-le-champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'assura de lui-même, et courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé et attaché, comme l'accusateur l'avoit dit : car ce vieillard, qui étoit magicien, avoit fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avoit fascinés à mon frère pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avoit données.

« A ce spectacle, un de ceux qui tenoient Alcouz lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : « Comment! méchant homme, c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine? » Et le vieillard, qui ne l'avoit pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes même qui purent approcher de lui ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avoit détaché et apporté pour servir de témoin contre l'accusé. « Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous en fassiez un châtiment exemplaire. » Le juge de police entendit mon frère avec patience ; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de

foi qu'il traita mon frère d'imposteur; et, s'en rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinq cents coups de bâton.

« Ensuite, l'ayant obligé de lui dire où étoit son argent, il lui enleva tout ce qu'il avoit et le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville, trois jours de suite, monté sur un chameau..... »

« Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar, la clarté du jour que je vois paroître m'impose silence. » Elle se tut; et la nuit suivante elle continua d'entretenir le sultan des Indes dans ces termes :

CLXXVe NUIT.

Sire, le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz :

« Je n'étois pas à Bagdad, dit-il, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avoit le dos meurtri : car c'étoit sur le dos qu'on l'avoit frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher, il se rendit la nuit, par des chemins détournés, à une ville où il n'étoit connu de personne,

et il y prit un logement d'où il ne sortoit presque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un faubourg, où il entendit tout à coup un grand bruit de cavaliers qui venoient derrière lui. Il étoit alors par hasard près de la porte d'une grande maison; et, comme, après ce qui lui étoit arrivé, il appréhendoit tout, il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter : c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher, et, après l'avoir refermée, il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plus tôt paru que deux domestiques vinrent à lui, et, le prenant au collet : « Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous! Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits que nous n'en avons pas dormi; et vous n'avez épargné notre vie que parce que nous avons su nous garantir de votre mauvais dessein.»

« Vous pouvez bien penser que mon frère fut fort surpris de ce compliment. « Bonnes gens, leur dit-il, je ne sais ce que vous me voulez, et vous me prenez sans doute pour un autre. — Non, non, répliquèrent-ils, nous n'ignorons pas que vous et vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avoit et de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau

que vous aviez à la main lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. » En disant cela, ils le fouillèrent et trouvèrent qu'il avoit un couteau sur lui. « Oh! oh! s'écrièrent-ils en le prenant, oserez-vous dire encore que vous n'êtes pas un voleur? — Hé quoi! leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur? Écoutez mon histoire, ajouta-t-il : au lieu d'avoir une si mauvaise opinion de moi, vous serez touchés de mes malheurs. » Bien éloignés de l'écouter, ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent son habit et lui déchirèrent sa chemise. Alors, voyant les cicatrices qu'il avoit au dos : « Ah! chien, dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme, et ton dos nous fait voir le contraire! — Hélas! s'écria mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, puisque, après avoir été déjà maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable! »

« Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit : « Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main? — Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent, et je suis perdu si vous ne me faites la grâce de m'écouter patiemment : personne n'est plus digne de

compassion que moi. — Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller et assassiner les gens? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. » En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit remarquer au juge, qui, sans autre information, commanda sur-le-champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, et ensuite il le fit promener par la ville sur un chameau, et crier devant lui : *Voilà de quelle manière on châtie ceux qui entrent par force dans les maisons.*

« Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontrèrent après cette seconde disgrâce m'avertirent du lieu où il étoit. J'allai l'y trouver, et le ramenai à Bagdad secrètement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir.

« Le calife Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose et me renvoyer; mais, sans donner le temps d'exécuter son ordre, je repris la parole et lui dis : « Mon souverain seigneur et maître, vous voyez bien que je parle peu; et, puisque Votre Majesté m'a fait la grâce de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures

de mes deux autres frères ; j'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une histoire complète qui ne sera pas indigne de votre bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommoit Alnaschar.... »

« Mais je m'aperçois qu'il est jour », dit en cet endroit Scheherazade. Elle garda le silence, et reprit ainsi son discours la nuit suivante :

CLXXVI° NUIT.

Sire, le barbier continua de parler dans ces termes :

HISTOIRE DU CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Alnaschar, tant que vécut notre père, fut très paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avoit pas honte de la demander le soir, et de vivre le lendemain de ce qu'il avoit reçu. Notre père mourut accablé de vieillesse, et nous laissa pour tout bien sept cents dragmes d'argent. Nous

les partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avoit jamais possédé tant d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en feroit. Il se consulta longtemps lui-même là-dessus, et il se détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla acheter chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, et choisit une fort petite boutique où il s'assit, le panier devant lui et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rêver, et, dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avoit pour voisin : « Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes en le vendant en détail, et, de ces deux cents dragmes que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Continuant ainsi, j'amasserai par la suite du temps quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes, j'irai aisément jusqu'à huit mille. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai là aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux;

je ferai bonne chère et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs et de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand-vizir, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit et de toutes les autres qualités de sa fille, et, enfin, que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le vizir étoit assez malhonnête pour me refuser sa fille, ce qui ne sauroit arriver, j'irois l'enlever à sa barbe, et l'amènerois malgré lui chez moi. D'abord que j'aurai épousé la fille du grand-vizir, je lui achèterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince, et, monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans et de perles, je marcherai par la ville accompagné d'esclaves devant et derrière moi, et me rendrai à l'hôtel du vizir, aux yeux des grands et des petits qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le vizir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche; et le grand-vizir,

en me recevant comme son gendre, me cédera sa place et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, et, la lui présentant : « Voilà, lui dirai-je, les mille pièces d'or que j'ai promises pour la première nuit de mon mariage. » Et, lui offrant l'autre : « Tenez, ajouterai-je, je vous en donne encore autant, pour vous marquer que je suis homme de parole, et que je donne plus que je ne promets. » Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité. Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au vizir son père ; j'honorerai l'officier d'une belle robe, et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, et je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement, pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti ; et, quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner

la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu ; et, pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront : « Notre cher seigneur et maître, voilà votre épouse, votre humble servante, devant vous : elle attend que vous la caressiez, et elle est bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder ; elle est fatiguée d'être si longtemps debout ; dites-lui au moins de s'asseoir. » Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds, et, après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je lèverai enfin la tête et jetterai sur elle un regard distrait ; puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la mèneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit ; et moi, cependant, je me lèverai de mon côté et prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge ; elles me tiendront le même discours, et je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec autant d'instances et aussi longtemps que la première fois. Je commencerai dès le pre-

mier jour de mes noces à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie..... »

La sultane Scheherazade se tut à ces paroles, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain, et dit au sultan des Indes :

CLXXVIIe NUIT.

Sire, le barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquième frère :

« Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens qui sera près de moi une bourse de cinq cents pièces d'or que je donnerai aux coiffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris et de mon orgueil à sa mère, femme du grand-vizir, et j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec respect, et me dira : « Seigneur (car elle n'osera m'appeler son gendre, de peur de me déplaire en me parlant si

familièrement), je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille, et de vous approcher d'elle : je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, et qu'elle vous aime de toute son âme. » Mais ma belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas une syllabe, et je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle se jettera à mes pieds, me les baisera plusieurs fois et me dira : « Seigneur, seroit-il possible que vous soupçonnassiez la sagesse de ma fille? Je vous assure que je l'ai toujours eue devant les yeux, et que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vue en face. Cessez de lui causer une si grande mortification, faites-lui la grâce de la regarder, de lui parler, et de la fortifier dans la bonne intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. » Tout cela ne me touchera point; ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin, et, le mettant à la main de sa fille, mon épouse : « Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui vous-même ce verre de vin; il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuser d'une si belle main. » Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout et toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de son côté et que je persisterai à la dédaigner, elle me dira les larmes aux yeux : « Mon cœur, ma chère âme, mon aimable seigneur, je vous conjure, par les faveurs dont le Ciel vous comble, de me

faire la grâce de recevoir ce verre de vin de la main de votre très humble servante. » Je me garderai bien de la regarder encore et de lui répondre. « Mon charmant époux, continuera-t-elle en redoublant ses pleurs et en m'approchant le verre de la bouche, je ne cesserai pas que je n'aie obtenu que vous buviez. » Alors, fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible et lui donnerai un bon soufflet sur la joue, en la repoussant du pied si vigoureusement qu'elle ira tomber bien loin au delà du sofa.

Mon frère étoit tellement absorbé dans ses visions chimériques qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

Le tailleur son voisin, qui avoit ouï l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. « Oh! que tu es un indigne homme! dit-il à mon frère. Ne devrois-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne. Si j'étois à la place du grand-vizir, ton beau-père, je te ferois donner cent coups de nerf

de bœuf, et te ferois promener par la ville avec l'éloge que tu mérites. »

« Mon frère, à cet accident si funeste pour lui, rentra en lui-même, et, voyant que c'étoit par son orgueil insupportable qu'il lui étoit arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits, et se mit à pleurer en poussant des cris qui firent bientôt assembler les voisins, et arrêter les passans qui alloient à la prière de midi. Comme c'étoit un vendredi, il y alloit plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant, la vanité qu'il s'étoit mise en tête s'étoit dissipée avec son bien; et il pleuroit encore son sort amèrement, lorsqu'une dame de considération, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par là. L'état où elle vit mon frère excita sa compassion. Elle demanda qui il étoit, et ce qu'il avoit à pleurer. On lui dit seulement que c'étoit un pauvre homme qui avoit employé le peu d'argent qu'il possédoit à l'achat d'un panier de verrerie, que ce panier étoit tombé et que toute la verrerie s'étoit cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnoit : « Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque obéit, et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna

mille bénédictions à la dame; et, après avoir fermé sa boutique, où sa présence n'étoit plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

« Il faisoit de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venoit de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappoit; et, ayant reconnu à la voix que c'étoit une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander : voilà le temps de la prière, je voudrois bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, et me donnez un vase d'eau. » Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'étoit une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandoit. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place; et, toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa prière; et, lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu; puis, s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de biens.... »

L'aurore, dont la clarté commençoit à paroître, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit.

La nuit suivante elle reprit ainsi son discours, en faisant toujours parler le barbier :

CLXXVIIIe NUIT.

« La vieille souhaita donc toute sorte de biens à mon frère, et le remercia de son honnêteté. Comme elle étoit habillée assez pauvrement et qu'elle s'humilioit fort devant lui, il crut qu'elle lui demandoit l'aumône, et il lui présenta deux pièces d'or. La vieille se retira en arrière avec surprise, comme si mon frère lui eût fait une injure. « Grand Dieu ! lui dit-elle, que veut dire ceci? Seroit-il possible, Seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône ? Reprenez votre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci ; j'appartiens à une jeune dame de cette ville qui est pourvue d'une beauté charmante, et qui est avec cela très riche ; elle ne me laisse manquer de rien. »

« Mon frère ne fut pas assez fin pour s'apercevoir de l'adresse de la vieille, qui n'avoit refusé les deux pièces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourroit pas lui procurer l'honneur de voir cette dame : « Très volontiers, lui répondit-elle, elle sera bien aise de

vous épouser, et de vous mettre en possession de tous ses biens en vous faisant maître de sa personne : prenez votre argent et suivez-moi. » Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent, et presque aussitôt une femme belle et riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents pièces d'or et se laissa conduire par la vieille. »

« Elle marcha devant lui, et il la suivit de loin, jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le temps qu'une jeune esclave grecque ouvroit. La vieille le fit entrer le premier et passer au travers d'une cour bien pavée, et l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avoit fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avertir la dame, il s'assit ; et, comme il avoit chaud, il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit bien plus par sa beauté que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air gracieux de reprendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir ; et, après lui avoir dit quelques douceurs : « Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajouta-t-elle ; venez, donnez-moi la main. » A ces mots elle lui présenta la sienne, et le mena dans une chambre

écartée, où elle s'entretint encore quelque temps avec lui; puis elle le quitta en lui disant: « Demeurez, je suis à vous dans un moment. » Il attendit; mais, au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et, regardant mon frère d'un œil terrible: « Que fais-tu ici? » lui dit-il fièrement. Alnaschar, à cet aspect, fut tellement saisi de frayeur qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portoit, et lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage de ses sens. Le noir, le croyant mort, demanda du sel; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffroit, de ne donner aucun signe de vie. Le noir et l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille qui avoit fait tomber mon frère dans le piège vint le prendre par les pieds, et le traîna jusqu'à une trappe qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, et il se trouva dans un lieu souterrain, avec plusieurs corps de gens qui avoient été assassinés. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui, car la violence de sa chute lui avoit ôté le sentiment. Le sel dont ses plaies avoient été frottées lui conserva la vie. Il reprit peu à peu assez de force pour se soutenir; et, au bout de

deux jours, ayant ouvert la trappe durant la nuit, et remarqué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paroître la détestable vieille, qui ouvrit la porte de la rue et partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques momens après elle, et il vint se réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étoient arrivées en si peu de temps.

« Au bout d'un mois, il fut parfaitement guéri de ses blessures, par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se venger de la vieille qui l'avoit trompé si cruellement. Pour cet effet, il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents pièces d'or ; et, au lieu d'or, il la remplit de morceaux de verre..... »

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit ; mais le lendemain elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar :

CLXXIXe NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, attacha le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa

en vieille, et prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin, il rencontra la vieille qui se promenoit déjà par la ville en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, et, contrefaisant la voix d'une femme : « N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter ? Je suis une femme de Perse nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or ; je voudrois bien voir si elles sont de poids. — Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me suivre, je vous mènerai chez mon fils qui est changeur ; il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps, afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. » Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avoit introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

« La vieille mena mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme du vilain esclave noir : « Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. » En disant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il vouloit le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit, et, tirant son sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou par derrière si adroite-

ment qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussitôt d'une main, et de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain où il le jeta avec la tête. L'esclave grecque, accoutumée à ce manège, se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel; mais, quand elle vit Alnaschar le sabre à la main, et qui avoit quitté le voile dont il s'étoit couvert le visage, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit; mais mon frère, courant plus fort qu'elle, la joignit et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper. « Perfide! s'écria-t-il, me reconnois-tu? — Hélas! Seigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. — Je suis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver et faire ta prière d'hypocrite: t'en souvient-il? » Alors, elle se mit à genoux pour lui demander pardon; mais il la coupa en quatre pièces.

« Il ne restoit plus que la dame, qui ne savoit rien de ce qui venoit de se passer chez elle. Il la chercha, et la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paroître. Elle lui demanda la vie, et il eut la générosité de la lui accorder. « Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchans que ceux dont je viens de me venger si justement? — J'étois, lui répondit-elle, la femme d'un honnête

marchand, et la maudite vieille, dont je ne connoissois pas la méchanceté, me venoit voir quelquefois. « Madame, me dit-elle un jour, nous avons de belles noces chez nous; vous y prendriez beaucoup de plaisir, si vous vouliez nous faire l'honneur de vous y trouver. » Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pièces d'or. Je la suivis; elle me mena dans cette maison, où je trouvai ce noir qui me retint par force ; et il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. — De la manière dont ce détestable noir se gouvernoit, reprit mon frère, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. — Il y en a tant, repartit-elle, que vous serez riche à jamais, si vous pouvez les emporter : suivez-moi et vous les verrez. » Elle conduisit Alnaschar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvoit revenir. « Allez, dit-elle, et amenez assez de monde pour emporter tout cela. » Mon frère ne se le fit pas dire deux fois ; il sortit, et ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les amena avec lui ; et, en arrivant à la maison, il fut fort étonné de trouver la porte ouverte; mais il le fut bien davantage lorsque, étant entré dans la chambre où il avoit vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame, plus rusée et plus diligente

que lui, les avoit fait enlever et avoit disparu elle-même. Au défaut des coffres, et pour ne pas s'en retourner les mains vides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres et dans les garde-meubles, où il y en avoit beaucoup plus qu'il ne lui en falloit pour le dédommager des cinq cents pièces d'or qui lui avoient été volées. Mais, en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins, qui avoient reconnu mon frère et vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement qui leur avoit paru suspect. Alnaschar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin, comme il sortoit du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. « Venez avec nous, lui dirent-ils; notre maître veut parler à vous. » Mon frère les pria de se donner un moment de patience, et leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais, au lieu de l'écouter, ils le lièrent et le forcèrent de marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frère qui les arrêta, et s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenoient; il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher et rapporter au juge de police qu'ils ne l'avoient pas trouvé; mais il ne put rien obtenir d'eux, et ils menèrent Alnaschar au juge de police..... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXXe NUIT.

« Sire, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : « Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous ? — Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité ; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, et de vous supplier de me donner votre parole qu'il ne me sera rien fait. — Je vous la donne », répliqua le juge. Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé, et tout ce qu'il avoit fait depuis que la vieille étoit venue faire sa prière chez lui, jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avoit laissée après avoir tué le noir, l'esclave grec et la vieille. A l'égard de ce qu'il avoit fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cents pièces d'or qu'on lui avoit volées.

« Le juge, sans rien promettre à mon frère, en-

voya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avoit ; et, lorsqu'on lui eut rapporté qu'il n'y restoit plus rien, et que tout avoit été mis dans son garde-meuble, il commanda aussitôt à mon frère de sortir de la ville, et de n'y revenir de sa vie, parce qu'il craignoit que, s'il y demeuroit, il n'allât se plaindre de son injustice au calife. Cependant Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, et sortit de la ville pour se réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent et le mirent nu comme la main. Je n'eus pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle que je pris un habit et allai le trouver où il étoit. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai et le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres frères. »

HISTOIRE DU SIXIÈME FRÈRE
DU BARBIER.

« Il ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avoit eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avoit eues en partage, de même que ses autres

frères, de sorte qu'il s'étoit vu fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittoit avec adresse, et il s'étudioit surtout à se procurer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers et des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres et s'attirer leur compassion.

« Un jour qu'il passoit devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissoit voir une cour très spacieuse où il y avoit une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entre eux et lui demanda à qui appartenoit cet hôtel. « Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire cette demande? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connoître que c'est l'hôtel d'un Barmecide? » Mon frère, à qui la générosité et la libéralité des Barmecides étoient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avoit plus d'un, et les pria de lui donner l'aumône. « Entrez, lui dirent-ils; personne ne vous en empêche, et adressez-vous vous-même au maître de la maison, il vous renverra content. »

Mon frère ne s'attendoit pas à tant d'honnêteté; il en remercia les portiers, et entra, avec leur permission, dans l'hôtel, qui étoit si vaste qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en carré, d'une très belle archi-

tecture, et entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres, avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissoient la vue. Les appartemens d'en bas qui régnoient à l'entour étoient presque tous à jour. Ils se fermoient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, et on les ouvroit pour prendre le frais quand la chaleur étoit passée.

« Un lieu si agréable auroit causé de l'admiration à mon frère s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avoit. Il avança, et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur, où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur; ce qui lui fit juger que c'étoit le maître de la maison. En effet, c'étoit le seigneur Barmecide lui-même, qui lui dit d'une manière obligeante qu'il étoit le bien venu, et qui lui demanda ce qu'il souhaitoit. « Seigneur, lui répondit mon frère d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes et généreuses comme vous. » Il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à ce seigneur, qui étoit recommandable par mille belles qualités.

« Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère; et, portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer son habit en signe

de douleur : « Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad, et qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité que vous dites? Voilà ce que je ne puis souffrir. » A ces démonstrations, mon frère, prévenu qu'il alloit lui donner une marque singulière de sa libéralité, lui donna mille bénédictions et lui souhaita toute sorte de biens. — Il ne sera pas dit, reprit le Barmecide, que je vous abandonne, et je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. — Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. — Est-il bien vrai, repartit le Barmecide, que vous soyez à jeun à l'heure qu'il est? Hélas! le pauvre homme, il meurt de faim! Holà, garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vite le bassin et l'eau, que nous nous lavions les mains. » Quoique aucun garçon ne parût, et que mon frère ne vît ni bassin ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus; et, en faisant cela, il disoit à mon frère : « Approchez donc, lavez-vous avec moi. » Schacabac jugea bien par là que le seigneur Barmecide aimoit à rire; et, comme il entendoit lui-même raillerie, et qu'il n'ignoroit pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha et fit comme lui.

« Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, et qu'on ne nous fasse point attendre.» En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche et de mâcher à vide, en disant à mon frère : « Mangez, mon hôte, je vous en prie; agissez aussi librement que si vous étiez chez vous; mangez donc : pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche. — Pardonnez-moi, Seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps et que je fais assez bien mon devoir. — Que dites-vous de ce pain? reprit le Barmecide; ne le trouvez-vous pas excellent? — Ah! Seigneur, repartit mon frère, qui ne voyoit pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. — Mangez-en donc tout votre soûl, répliqua le seigneur Barmecide; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or la boulangère qui me fait de si bon pain..... »

Scheherazade vouloit continuer; mais le jour qui paroissoit l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

CLXXXI^e NUIT.

« Le Barmecide, dit le barbier, après avoir parlé de l'esclave sa boulangère, et vanté son pain que mon frère ne mangeoit qu'en idée, s'écria : « Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère (encore qu'aucun garçon n'eût paru), goûtez de ce nouveau mets, et me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du blé mondé qui fût mieux accommodé que celui-là. — Il est admirable, lui répondit mon frère; aussi je m'en donne comme il faut. — Que vous me faites de plaisir! reprit le seigneur Barmecide. Je vous conjure par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. » Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches et des figues sèches; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. « L'oie est bien grasse, dit le Barmecide, mangez-en seulement une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. » Effectivement, il demanda plusieurs autres plats de

différentes sortes, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger. Mais ce qu'il vanta plus que tout le reste fut un agneau nourri de pistaches qu'il ordonna qu'on servît, et qui fut servi de même que les plats précédens. « Oh! pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi : je veux que vous vous en rassasiiez. » En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, et, l'approchant de la bouche de mon frère : « Tenez, lui dit-il, avalez cela : vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat. » Mon frère allongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir. « Je savois bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. — Rien au monde n'est plus exquis, repartit mon frère : franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. — Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmecide; je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau. Hé bien, qu'en pensez-vous? — Il est merveilleux, répondit Schacabac : on y sent tout à la fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre et les herbes les plus odorantes; et toutes ces odeurs sont si bien ménagées que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre. Quelle vo-

lupté! — Faites honneur à ce ragoût, répliqua le Barmecide; mangez-en donc, je vous en prie. Holà, garçon, ajouta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. — Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère : en vérité, Seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage; je n'en puis plus.

« — Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, et qu'on apporte les fruits. » Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir; après quoi, reprenant la parole : « Goûtez de ces amandes, poursuivit-il : elles sont bonnes et fraîchement cueillies. » Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes, et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmecide, invitant mon frère à prendre d'autres choses : « Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes. Choisissez ce qui vous plaira. » Puis, avançant la main, comme s'il eût présenté quelque chose : « Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. » Schacabac fit semblant de prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. — Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide; et, en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. » Il

excita encore mon frère à manger : « Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paroît que vous n'avez guère mangé. — Seigneur, lui repartit mon frère, qui avoit mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli que je ne saurois manger un seul morceau davantage.

« — Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions. Vous boirez bien du vin ? — Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. — Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. — J'en boirai donc par complaisance, repartit Schacabac. A ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais, comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû : c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin ; je me contenterai de boire de l'eau. — Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps, il commanda qu'on en apportât ; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit semblant de se verser à boire et de boire le premier ; puis, faisant semblant de verser à boire pour mon frère et de lui présenter le verre : « Buvez à ma santé,

lui dit-il; sachons un peu si vous trouverez ce vin bon. » Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près, comme pour voir si la couleur du vin étoit belle, et de se le porter au nez pour juger si l'odeur en étoit agréable; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide pour lui marquer qu'il prenoit la liberté de boire à sa santé, et enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. « Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent; mais il n'est pas assez fort, ce me semble. — Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler : il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci. » A ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, et puis à mon frère. Il fit cela tant de fois que Schacabac, feignant que le vin l'avoit échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main, et frappa le Barmecide à la tête si rudement qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore; mais le Barmecide, présentant la main pour éviter le coup, lui cria : « Êtes-vous fou? » Alors mon frère, se retenant, lui dit : « Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave et de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger, il ne falloit pas me faire boire de vin : car je vous avois bien dit que

je pourrois vous manquer de respect. J'en suis très fâché, et je vous en demande mille pardons. »

« A peine eut-il achevé ces paroles que le Barmecide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force. « Il y a longtemps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère..... »

« Mais, Sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt ; et la nuit suivante la sultane continua de parler dans ces termes :

CLXXXII^e NUIT.

Sire, le barbier, poursuivant l'histoire de son sixième frère :

« Le Barmecide, ajouta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. « Non seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, je veux même désormais que nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur, et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout ; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques qui

parurent d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avoit goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin, et, en même temps, un nombre d'esclaves belles et richement habillées entrèrent et chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin Schacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmecide, qui le goûta, en usa avec lui familièrement, et lui fit donner un habit de sa garde-robe.

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut, et, n'ayant pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince. On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avoit amassés; de sorte que, se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pèlerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pèlerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bédouins supérieur à celui des pèlerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bédouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obli-

ger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitoit inutilement. « Je suis votre esclave, lui disoit-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté, mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin mon frère eut beau lui exposer toute sa misère et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bédouin fut impitoyable, et, de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avoit compté, il prit son couteau et lui fendit les lèvres, pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyoit avoir faite.

« Le Bédouin avoit une femme assez jolie, et souvent, quand il alloit faire ses courses, il laissoit mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oublioit rien pour consoler mon frère de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisoit assez connoître qu'elle l'aimoit; mais il n'osoit répondre à sa passion, de peur de s'en repentir, et il évitoit de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchoit l'occasion d'être seule avec lui. Elle avoit une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyoit que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observoit, s'avisa, pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le Bédouin s'imagina aussitôt qu'ils vivoient tous deux dans une intelligence criminelle; et, ce soupçon le

mettant en fureur, il se jeta sur mon frère, et, après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte où il le laissa. La montagne étoit sur le chemin de Bagdad, de sorte que les passans qui l'avoient rencontré me donnèrent avis du lieu où il étoit. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avoit besoin, et le ramenai dans la ville. »

« Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. « C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné à juste titre le surnom de silencieux : personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins, je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité, et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife étoit mort ; je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoins de son ingratitude et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner

de la reconnoissance, il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'étoit plus à Bagdad, quoique personne ne me sût dire au vrai de quel côté il avoit tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a longtemps que je cours de province en province; et, lorsque j'y pensois le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendois pas à le voir si irrité contre moi... »

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, se tut; et la nuit suivante elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

CLXXXIIIe NUIT.

Sire, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boiteux et du barbier de Bagdad, de la manière que j'eus l'honneur de dire hier à Votre Majesté.

« Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avoit pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins, nous voulûmes bien qu'il demeurât avec nous, et qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avoit préparé. Nous nois mîmes donc à table, et nous nous réjouîmes

jusqu'à la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara, et je vins travailler à ma boutique en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi.

« Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi ivre, se présenta devant ma boutique, qu'il chanta et joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi je ne manquerois pas de divertir ma femme ; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, et j'en servis un morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avoit une arête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embarras où nous mit un accident si funeste, et dans la crainte qu'il nous causa, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, et nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du pourvoyeur, et le pourvoyeur le porta dans la rue, où l'on a cru que le marchand l'avoit tué. Voilà, Sire, ajouta le tailleur, ce que j'avois à dire pour satisfaire Votre Majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colère, de la vie ou de la mort. »

Le sultan de Casgar laissa voir sur son visage un air content qui redonna la vie au tailleur et à ses camarades. « Je ne puis disconvenir, dit-il,

que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boiteux, de celle du barbier et des aventures de ses frères, que de l'histoire de mon bouffon. Mais, avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre et qu'on enterre le corps du bossu, je voudrois voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. » En même temps, il dépêcha un huissier pour l'aller chercher avec le tailleur, qui savoit où il pourroit être.

L'huissier et le tailleur revinrent bientôt et amenèrent le barbier, qu'ils présentèrent au sultan. Le barbier étoit un vieillard qui pouvoit avoir quatre-vingt-dix ans. Il avoit la barbe et les sourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes et le nez fort long. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. « Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses, voudriez-vous bien m'en raconter quelques-unes? — Sire, lui répondit le barbier, laissons là, s'il vous plaît, pour le présent, les histoires que je puis savoir. Je supplie très humblement Votre Majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce chrétien, ce juif, ce musulman, et ce bossu mort que je vois là étendu par terre. » Le sultan sourit de la liberté du barbier, et lui répliqua : « Qu'est-ce que cela vous importe? — Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire la

demande que je fais, afin que Votre Majesté sache que je ne suis pas un grand parleur comme quelques-uns le prétendent, mais un homme justement appelé le Silencieux..... »

Scheherazade, frappée par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement du sultan des Indes, garda le silence en cet endroit, et reprit son discours la nuit suivante en ces termes :

CLXXXIVe NUIT.

Sire, le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu, puisqu'il paroissoit le souhaiter avec ardeur. Lorsque le barbier l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avoit là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenoit pas. « Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante; mais je suis bien aise d'examiner de près ce bossu. » Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux ; et, après l'avoir attentivement regardée, il fit tout à coup un si grand éclat de rire et avec si peu de retenue qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il étoit devant le sultan de Casgar. Puis, se relevant sans cesser de

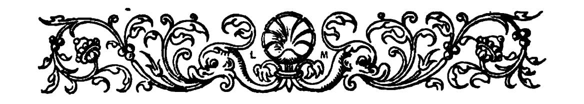
rire : « On le dit bien, et avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or, c'est celle de ce bossu. »

A ces paroles, tout le monde regarda le barbier comme un bouffon, ou comme un vieillard qui avoit l'esprit égaré. « Homme silencieux, lui dit le sultan, parlez-moi : qu'avez-vous donc à rire si fort? — Sire, répondit le barbier, je jure par l'humeur bienfaisante de Votre Majesté que ce bossu n'est pas mort! il est encore en vie; et je veux passer pour un extravagant si je ne vous le fais voir à l'heure même. » En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avoit plusieurs remèdes, qu'il portoit sur lui pour s'en servir dans l'occasion, et il en tira une petite fiole balsamique dont il frotta longtemps le cou du bossu. Ensuite, il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents; et, après lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes, avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arête qu'il fit voir à tout le monde. Aussitôt le bossu éternua, étendit les bras et les pieds, ouvrit les yeux, et donna plusieurs autres signes de vie.

Le sultan de Casgar et tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération furent moins surpris de voir revivre le bossu, après avoir passé une nuit entière et la plus grande partie du jour sans donner

aucun signe de vie, que du mérite et de la capacité du barbier, qu'on commença, malgré ses défauts, à regarder comme un grand personnage. Le sultan, ravi de joie et d'admiration, ordonna que l'histoire du bossu fût mise par écrit avec celle du barbier, afin que la mémoire, qui méritoit si bien d'être conservée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas là : pour que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, ne se ressouvinssent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avoit causée, il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en sa présence. A l'égard du barbier, il l'honora d'une grosse pension, et le retint auprès de sa personne.

La sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures auxquelles la prétendue mort du bossu avoit donné occasion. Comme le jour paroissoit déjà, elle se tut; et sa chère sœur Dinarzade, voyant qu'elle ne parloit plus, lui dit : « Ma princesse, ma sultane, je suis d'autant plus charmée de l'histoire que vous venez d'achever qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendois pas. J'avois cru le bossu mort absolument. — Cette surprise m'a fait plaisir, dit Schahriar, aussi bien que les aventures des frères du barbier. — L'histoire du jeune boiteux de Bagdad m'a encore fort divertie,



HISTOIRE D'ABOULHASSAN

ALI EBN BECAR

ET DE SCHEMSELNIHAR

FAVORITE DU CALIFE HAROUN-AL-RASCHID

Sous le règne du calife Haroun-al-Raschid, il y avoit à Bagdad un droguiste qui se nommoit Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment riche, bien fait, et très agréable de sa personne. Il avoit plus d'esprit et de politesse que n'en ont ordinairement les gens de sa profession; et sa droiture, sa sincérité et l'enjouement de son humeur le faisoient aimer et rechercher de tout le monde. Le calife, qui connoissoit son mérite, avoit en lui une confiance aveugle. Il l'estimoit tant qu'il se reposoit sur lui du soin de faire fournir aux dames ses favorites toutes les choses dont elles pouvoient avoir besoin. C'étoit lui qui choisissoit leurs habits, leurs ameublemens et leurs pierreries; ce qu'il faisoit avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités et la faveur du calife attiroient chez lui les fils des émirs et des autres officiers du premier rang; sa maison étoit le rendez-vous de toute la noblesse de la cour. Mais, parmi les jeunes seigneurs qui l'alloient voir tous les jours, il y en avoit un qu'il considéroit plus que tous les autres, et avec lequel il avoit contracté une amitié particulière. Ce seigneur s'appeloit Aboulhassan Ali Ebn Becar, et tiroit son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille subsistoit encore à Bagdad depuis que, par la force de leurs armes, les musulmans avoient fait la conquête de ce royaume. La nature sembloit avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps et de l'esprit. Il avoit le visage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aisé, et une physionomie si engageante qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parloit, il s'exprimoit toujours en des termes propres et choisis, avec un tour agréable et nouveau; le ton de sa voix avoit même quelque chose qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Avec cela, comme il avoit beaucoup d'esprit et de jugement, il pensoit et parloit de toutes choses avec une justesse admirable. Il avoit tant de retenue et de modestie qu'il n'avançoit rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Étant fait comme je viens de le représenter, il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avoit distingué des autres jeunes seigneurs de la cour, dont la plupart avoient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce prince étoit chez Ebn Thaher, ils virent arriver une dame montée sur une mule noire et blanche, au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnoient à pied, toutes fort belles, autant qu'on en pouvoit juger à leur air et au travers du voile qui leur couvroit le visage. La dame avoit une ceinture couleur de rose, large de quatre doigts, sur laquelle éclatoient des perles et des diamans d'une grosseur extraordinaire; et, pour sa beauté, il étoit aisé de voir qu'elle surpassoit celle de ses femmes autant que la pleine lune surpasse le croissant qui n'est que de deux jours. Elle venoit de faire quelque emplette; et, comme elle avoit à parler à Ebn Thaher, elle entra dans sa boutique qui étoit propre et spacieuse, et il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir, et lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant, le prince de Perse, ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse et sa galanterie, accommodoit le coussin d'étoffe à fond d'or qui devoit servir d'appui à la dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assît. Ensuite, l'ayant saluée en baisant

le tapis à ses pieds, il se releva et demeura debout devant elle au bas du sofa. Comme elle en usoit librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile, et fit briller aux yeux du prince de Perse une beauté si extraordinaire qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince, dont la vue fit sur elle la même impression : « Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. » Le prince de Perse obéit, et s'assit sur le bord du sofa. Il avoit toujours les yeux attachés sur elle, et il avaloit à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passoit en son âme, et cette découverte acheva de l'enflammer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher, et, après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue, elle lui demanda le nom et le pays du prince de Perse. « Madame, lui répondit Ebn Thaher, ce jeune seigneur dont vous me parlez se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar, et est prince de race royale. »

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimoit déjà passionnément fût d'une si haute condition. « Vous voulez dire sans doute, repritelle, qu'il descend des rois de Perse. — Oui, Madame, repartit Ebn Thaher, les derniers rois de Perse sont ses ancêtres, et, depuis la conquête de ce royaume, les princes de sa maison se sont toujours rendus recommandables à la cour de nos califes.

— Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connoître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voie la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne règne point à Bagdad parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis. N'y manquez pas; autrement je serai fâchée contre vous, et ne reviendrai ici de ma vie. »

Ebn Thaher avoit trop de pénétration pour ne pas juger par ces paroles des sentimens de la dame. « Ma princesse, ma reine, repartit-il, Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colère contre moi. Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. » A cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher, en lui faisant une inclination de tête; et, après avoir jeté au prince de Perse un regard obligeant, elle remonta sur sa mule et partit....

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit, au grand regret du sultan des Indes, qui fut obligé de se lever, à cause du jour qui paroissoit. Elle continua cette histoire la nuit suivante, et dit à Schahriar :

CLXXXVIe NUIT.

Sire, le prince de Perse, éperdument amoureux de la dame, la conduisit des yeux tant qu'il put la voir, et il y avoit déjà longtemps qu'il ne la voyoit plus qu'il avoit encore la vue tournée du côté qu'elle avoit pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquoit que quelques personnes l'observoient, et commençoient à rire de le voir en cette attitude. « Hélas! lui dit le prince, le monde et vous auriez compassion de moi, si vous saviez que la belle dame qui vient de sortir de chez vous emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, et que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé! Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer, sans leur donner le temps de se consulter. — Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse Schemselnihar, la première favorite du calife notre maître. — Elle est ainsi nommée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil dans un jour sans nuage. — Cela est vrai, répliqua Ebn Thaher : aussi le Commandeur des croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très expressément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, et même de la prévenir,

autant qu'il me sera possible, en tout ce qu'elle pourra désirer. »

Il lui parloit de la sorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvoit être que malheureux; mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. « Je m'étois bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me seroit pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Je vous aimerai donc et je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le soleil éclaire. »

Pendant que le prince de Perse consacroit ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette dame, en s'en retournant chez elle, songeoit aux moyens de voir le prince et de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plutôt rentrée dans son palais qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avoit montrée, et à qui elle avoit donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir, sans différer, avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il parloit encore au prince et qu'il s'efforçoit de le dissuader, par les raisons les plus fortes, d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : « Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable maîtresse Schemselnihar, la première

favorite du Commandeur des croyans, vous prie de venir à son palais où elle vous attend. » Ebn Thaher, pour marquer combien il étoit prompt à obéir, se leva aussitôt sans rien répondre à l'esclave, et s'avança pour la suivre, non sans quelque répugnance. Pour le prince, il la suivit sans faire réflexion au péril qu'il y avoit dans cette visite. La présence d'Ebn Thaher, qui avoit l'entrée chez la favorite, le mettoit là-dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'esclave qui marchoit un peu devant eux. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife, et la joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar, qui étoit déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse se crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avoit encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il se trouvoit. Les tapis de pied, les coussins d'appui et les autres accompagnemens du sofa, avec les ameublemens, les ornemens et l'architecture, étoient d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Peu de temps après qu'ils se furent assis, Ebn Thaher et lui, une esclave noire, fort propre, leur servit une table couverte de plusieurs mets très délicats, dont l'odeur admirable faisoit juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangèrent,

l'esclave qui les avoit amenés ne les abandonna point : elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connoissoit pour les meilleurs; d'autres esclaves leur versèrent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevèrent enfin, et on leur présenta à chacun séparément un bassin et un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains; après quoi on leur apporta le parfum d'aloès dans une cassolette portative qui étoit aussi d'or, dont ils se parfumèrent la barbe et l'habillement. L'eau de senteur ne fut pas oubliée : elle étoit dans un vase d'or enrichi de diamans et de rubis, fait exprès pour cet usage, et elle leur fut jetée dans l'une et dans l'autre main, qu'ils se passèrent sur la barbe et sur tout le visage, selon la coutume. Ils se mirent à leur place; mais ils étoient à peine assis que l'esclave les pria de se lever et de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étoient, et ils entrèrent dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'étoit un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Les bases et les chapiteaux de ces colonnes étoient ornés d'animaux à quatre pieds et d'oiseaux dorés de différentes espèces. Le tapis de pied de ce salon extraordinaire, composé d'une seule pièce à fond d'or rehaussé de bouquets de roses

de soie rouge et blanche, et le dôme peint de même à l'arabesque, offroient à la vue un objet des plus charmans. Entre chaque colonne il y avoit un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jais, de porphyre, d'agate, et d'autres matières précieuses, garnis d'or et de pierreries. Les espaces qui étoient entre les colonnes étoient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avoient vue sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étoient de petits cailloux de différentes couleurs, qui représentoient le tapis de pied du salon en dôme; de manière qu'en regardant le tapis en dedans et en dehors, il sembloit que le dôme et le jardin, avec tous ses agrémens, fussent sur le même tapis. La vue étoit terminée à l'entour, le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardoient la même figure circulaire que le dôme, et dont l'un, plus élevé que l'autre, laissoit tomber son eau en nappe dans le dernier; et de beaux vases de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux et de fleurs, étoient posés sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisoient une séparation entre de grands espaces plantés d'arbres droits et touffus, où mille oiseaux formoient un concert mé-

lodieux, et divertissoient la vue par leurs vols divers, et par les combats tantôt innocens et tantôt sanglans qu'ils se livroient dans l'air.

Le prince de Perse et Ebn Thaher s'arrêtèrent longtemps à examiner cette grande magnificence. A chaque chose qui les frappoit, ils s'écrioient pour marquer leur surprise et leur admiration, particulièrement le prince de Perse qui n'avoit jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyoit alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissoit pas d'y remarquer des beautés qui lui paroissoient toutes nouvelles. Enfin, ils ne se lassoient pas d'admirer tant de choses singulières, et ils en étoient encore agréablement occupés, lorsqu'ils aperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étoient toutes assises au dehors et à quelque distance du dôme, chacune sur un siège de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartiments, avec un instrument de musique à la main; et elles n'attendoient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance d'où on les voyoit en face, et, en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montoit au jardin par des degrés, et qui étoit environnée de très beaux appartemens. L'esclave les avoit quittés; et, comme ils étoient seuls, ils s'entre-

tinrent quelque temps. « Pour vous, qui êtes un homme sage, dit le prince de Perse, je ne doute pas que vous ne regardiez avec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur et de puissance. A mon égard, je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus surprenant; mais, quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemselnihar, et que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paroît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet soumis à mon rival, et dans un lieu où ce rival est si puissant que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie. »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes :

CLXXXVII^e NUIT.

Sire, Ebn Thaher, entendant parler le prince de Perse de la manière que je disois hier à Votre Majesté, lui dit : « Seigneur, plût à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi certaines

de l'heureux succès de vos amours que je le puis de la sûreté de votre vie. Quoique ce palais superbe appartienne au calife qui l'a fait bâtir exprès pour Schemselnihar, sous le nom de Palais des plaisirs éternels, et qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière dont elle dispose absolument. Elle sort de chez elle pour aller dans la ville sans en demander permission à personne; elle rentre lorsqu'il lui plaît ; et jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesrour, chef de ses eunuques, pour lui en donner avis et se préparer à le recevoir. Ainsi, vous devez avoir l'esprit tranquille et donner toute votre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler.

Dans le temps qu'Ebn Thaher achevoit ces paroles, le prince de Perse et lui virent venir l'esclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étoient assises devant eux de chanter et de jouer de leurs instrumens. Aussitôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder; et, quand elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter, et accompagna sa voix d'un luth dont elle jouoit

admirablement bien. Comme elle avoit été avertie du sujet sur lequel elle devoit chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentimens du prince de Perse qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. « Seroit-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs, et que la connoissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien vous eût obligée à nous donner un essai de votre voix charmante par ces mots? Je ne m'exprimerois pas moi-même en d'autres termes. » La femme ne répondit rien à ce discours. Elle continua et chanta plusieurs autres couplets, dont le prince fut si touché qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux; ce qui faisoit assez connoître qu'il s'en appliquoit le sens. Quand elle eut achevé tous les couplets, elle et ses compagnes se levèrent et chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles *que la pleine lune alloit se lever avec tout son éclat, et qu'on la verroit bientôt s'approcher du soleil.* Cela signifioit que Schemselnihar alloit paroître et que le prince de Perse auroit bientôt le plaisir de la voir.

En effet, en regardant du côté de la cour, Ebn Thaher et le prince remarquèrent que l'esclave confidente s'approchoit, et qu'elle étoit suivie de dix femmes noires qui apportoient avec bien de

la peine un grand trône d'argent massif et admirablement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance; après quoi les esclaves noires se retirèrent derrière les arbres à l'entrée d'une allée. Ensuite, vingt femmes toutes belles et très richement habillées d'une parure uniforme s'avancèrent en deux files, en chantant et en jouant d'un instrument qu'elles tenoient chacune, et se rangèrent auprès du trône autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenoient le prince de Perse et Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande qu'ils étoient curieux de savoir à quoi elles se termineroient. Enfin, ils virent paroître à la même porte par où étoient venues les dix femmes noires qui avoient apporté le trône et les vingt autres qui venoient d'arriver, dix autres femmes également belles et bien vêtues qui s'y arrêtèrent quelques momens. Elles attendoient la favorite, qui se montra enfin et se mit au milieu d'elles.....

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar imposa le silence à Scheherazade. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi :

CLXXXVIIIe NUIT.

Schemselnihar se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avoient attendue à la porte. Il étoit aisé de la distinguer autant par sa taille et par son air majestueux que par une espèce de manteau d'une étoffe fort légère, or et bleu céleste, qu'elle portoit attaché sur ses épaules, par-dessus son habillement, qui étoit le plus propre, le mieux entendu et le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans et les rubis qui lui servoient d'ornement n'étoient pas en confusion : le tout étoit en petit nombre, mais bien choisi et d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représentoit pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, et vint s'asseoir sur le trône d'argent qui avoit été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perse aperçut Schemselnihar, il n'eut plus d'yeux que pour elle : « On ne demande plus de nouvelles de ce que l'on cherche, dit-il à Ebn Thaher, d'abord qu'on le voit, et l'on n'a plus de doute sitôt que la vérité se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté? C'est l'origine de mes maux : maux que je bénis, et que je ne cesserai de bénir, quelque rigoureux et de quel-

que durée qu'ils puissent être ! A cet objet, je ne me possède plus moi-même; mon âme se trouble, se révolte, je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, ô mon âme ! je te le permets; mais que ce soit pour le bien et la conservation de ce foible corps. C'est vous, trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cause de ce désordre : vous avez cru me faire un grand plaisir de m'amener ici, et je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continua-t-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, et je ne puis me plaindre que de moi-même. » Il fondit en larmes en achevant ces paroles. « Je suis bien aise, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez justice. Quand je vous ai appris que Schemselnihar étoit la première favorite du calife, je l'ai fait exprès pour prévenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici doit vous en dégager, et vous ne devez conserver que des sentimens de reconnoissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappelez donc votre raison égarée, et vous mettez en état de paroître devant elle comme la bienséance le demande. La voilà qui approche. Si c'étoit à recommencer, je prendrois d'autres mesures; mais, puisque la chose est faite, je prie Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajouta-

t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous tirerez jamais. »

Ebn Thaher n'eut pas le temps d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône et les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, et ils se parlèrent l'un et l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel en peu de momens ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auroient pu se dire en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardoit le prince, plus elle trouvoit dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'il ne lui étoit pas indifférent; et Schemselnihar, déjà persuadée de la passion du prince, s'estimoit la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avoient commencé de chanter s'approchassent. Elles se levèrent; et, pendant qu'elles s'avançoient, les femmes noires, qui sortirent de l'allée où elles étoient, apportèrent leurs sièges et les placèren près de la fenêtre de l'avance du dôme où étoient Ebn Thaher et le prince de Perse; de manière que les sièges ainsi disposés avec le trône de la favorite et les femmes qu'elle avoit à ses côtés formèrent un demi-cercle devant eux.

Lorsque les femmes qui étoient assises auparavant

sur ces sièges eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar qui le leur ordonna par un signe, cette charmante favorite choisit une de ses femmes pour chanter. Cette femme, après avoir employé quelques momens à mettre son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens étoit : que deux amans qui s'aimoient parfaitement avoient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes; que leurs cœurs en deux corps différens n'en faisoient qu'un, et que, lorsque quelque obstacle s'opposoit à leurs désirs, ils pouvoient se dire les larmes aux yeux : *Si nous nous aimons parce que nous nous trouvons aimables, doit-on s'en prendre à nous? Qu'on s'en prenne à la destinée!*

Schemselnihar laissa si bien connoître dans ses yeux et par ses gestes que ces paroles devoient s'appliquer à elle et au prince de Perse, qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi, et, s'avançant par-dessus le balustre qui lui servoit d'appui, il obligea une des compagnes de la femme qui venoit de chanter de prendre garde à son action. Comme elle étoit près de lui : « Écoutez-moi, lui dit-il, et me faites la grâce d'accompagner de votre luth la chanson que vous allez entendre. » Alors il chanta un air dont les paroles tendres et passionnées exprimoient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eut achevé, Schemselnihar, suivant son exemple, dit à une de ses

femmes : « Écoutez-moi aussi, et accompagnez ma voix. » En même temps elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse, qui lui répondit par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avoit déjà chanté.

Ces deux amans s'étant déclaré par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la force de la sienne. Elle se leva de dessus son trône, toute hors d'elle-même, et s'avança vers la porte du salon. Le prince, qui connut son dessein, se leva aussitôt et alla au-devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où ils se donnèrent la main et s'embrassèrent avec tant de plaisir qu'ils s'évanouirent. Ils seroient tombés, si les femmes qui avoient suivi Schemselnihar ne les en eussent empêchés. Elles les soutinrent et les transportèrent sur un sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage et de leur faire sentir plusieurs sortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar fut de regarder de tous côtés ; et, comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda avec empressement où il étoit. Ebn Thaher s'étoit écarté par respect, tandis que les femmes étoient occupées à soulager leur maîtresse, et craignoit en lui-même avec raison quelque suite

fâcheuse de ce qu'il venoit de voir. Dès qu'il eut ouï que Schemselnihar le demandoit, il s'avança et se présenta devant elle....

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paroissoit. La nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

CLXXXIXe NUIT.

Schemselnihar fut bien aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joie dans ces termes obligeans : « Ebn Thaher, je ne sais comment je pourrai reconnoître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurois jamais connu le prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate, et que ma reconnoissance, s'il est possible, égalera le bienfait dont je vous suis redevable. » Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, et qu'en souhaitant à la favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit désirer.

Schemselnihar se tourna du côté du prince de Perse qui étoit assis auprès d'elle, et, le regardant avec quelque sorte de confusion après ce qui s'étoit passé entre eux : « Seigneur, lui dit-

elle, je suis bien assurée que vous m'aimez; et, de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point : quelque conformité qu'il y ait entre vos sentimens et les miens, je ne vois et pour vous et pour moi que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du Ciel, et d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre destinée. — Madame, lui répondit le prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon âme de manière que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie, et que je le conserverai après ma mort. Peines, tourmens, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. » En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, et Schemselnihar ne put retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce temps-là pour parler à la favorite. « Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de fondre en pleurs, vous devriez avoir de la joie de vous voir ensemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que sera-ce donc lorsque la nécessité vous obligera de vous séparer? Mais que dis-je? vous

obligera : il y a longtemps que nous sommes ici; et vous savez, Madame, qu'il est temps que nous nous retirions. — Ah ! que vous êtes cruel ! repartit Schemselnihar. Vous qui connoissez la cause de mes larmes, n'aurez-vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez? Triste fatalité ! Qu'ai-je commis pour être soumise à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement ? »

Comme elle étoit persuadée qu'Ebn Thaher ne lui avoit parlé que par amitié, elle ne lui sut pas mauvais gré de ce qu'il lui avoit dit ; elle en profita même. En effet, elle fit un signe à l'esclave sa confidente, qui sortit aussitôt, et apporta peu de temps après une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre sa maîtresse et le prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avoit de meilleur, et le présenta au prince, en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit et le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avoit touché. Il présenta à son tour quelque chose à Schemselnihar, qui le prit aussi et le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux; mais, se voyant dans un lieu où il ne se croyoit pas en sûreté, il auroit mieux aimé être chez lui, et il ne mangea que par complaisance. Après qu'on eut desservi, on apporta un bassin d'argent

avec de l'eau dans un vase d'or, et ils se lavèrent les mains ensemble. Ils se remirent ensuite à leur place; et alors trois des dix femmes noires apportèrent chacune une tasse de cristal de roche pleine d'un vin exquis, sur une soucoupe d'or, qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le prince de Perse et Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires, avec dix autres qui savoient chanter et jouer des instrumens; et, après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, et, la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lorsqu'elle eut achevé, elle but; ensuite elle prit une des deux autres tasses et la présenta au prince, en le priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venoit de boire pour l'amour de lui. Il la reçut avec un transport d'amour et de joie; mais, avant que de boire, il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme accompagna d'un instrument; et, en chantant, les pleurs lui coulèrent des yeux abondamment : aussi lui marqua-t-il, par les paroles qu'il chantoit, qu'il ne savoit si c'étoit le vin qu'elle lui avoit présenté qu'il alloit boire, ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisième tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de sa bonté et de l'honneur qu'elle lui faisoit.

Après cela, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes, et l'accompagna de sa voix d'une manière si passionnée qu'il sembloit qu'elle ne se possédoit pas; et le prince de Perse, les yeux attachés sur elle, demeura immobile comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites, l'esclave confidente arriva tout émue, et, s'adressant à sa maîtresse : « Madame, lui dit-elle, Mesrour et deux autres officiers, avec plusieurs eunuques qui les accompagnent, sont à la porte et demandent à vous parler de la part du calife. » Quand le prince de Perse et Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur et commencèrent à trembler, comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar, qui s'en aperçut, les rassura par un souris.....

La clarté du jour qui paroissoit obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte :

CXC^e NUIT.

Schemselnihar, après avoir rassuré le prince de Perse et Ebn Thaher, chargea l'esclave, sa confidente, d'aller entretenir Mesrour et les deux autres officiers du calife, jusqu'à ce qu'elle se fût

mise en état de les recevoir et qu'elle lui fît dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du salon, et qu'on abaissât les toiles peintes qui étoient du côté du jardin; et, après avoir assuré le prince et Ebn Thaher qu'ils y pouvoient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnoit sur le jardin, qu'elle tira et ferma sur eux. Mais, quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils ne laissèrent pas de sentir les plus vives alarmes pendant tout le temps qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin avec les femmes qui l'avoient suivie, elle fit emporter tous les sièges qui avoient servi aux femmes qui jouoient des instrumens à s'asseoir près de la fenêtre d'où le prince de Perse et Ebn Thaher les avoient entendus; et, lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitoit, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'esclave sa confidente d'amener le chef des eunuques et les deux officiers ses subalternes.

Ils parurent suivis de vingt eunuques noirs tous proprement habillés avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils aperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancés, elle se leva, et alla au-devant de Mesrour

qui marchoit le premier. Elle lui demanda quelle nouvelle il apportoit ; il lui répondit : « Madame, le Commandeur des croyans, qui m'envoie vers vous, m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus longtemps sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit ; je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espère, Madame, que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être avec vous. »

A ce discours de Mesrour, la favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soumission avec laquelle elle recevoit l'ordre du calife. Lorsqu'elle se fut relevée : « Je vous prie, lui dit-elle, de dire au Commandeur des croyans que je ferai toujours gloire d'exécuter les commandemens de Sa Majesté, et que son esclave s'efforcera de la recevoir avec tout le respect qui lui est dû. » En même temps elle ordonna à l'esclave sa confidente de faire mettre le palais en état de recevoir le calife, par les femmes noires destinées à ce ministère. Puis, congédiant le chef des eunuques : « Vous voyez, lui dit-elle, qu'il faudra quelque temps pour préparer toutes choses. Faites en sorte, je vous en supplie, qu'il se donne un peu de patience, afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le désordre. »

Le chef des eunuques et sa suite s'étant retirés, Schemselnihar retourna au salon, extrêmement af-

fligée de la nécessité où elle se voyoit de renvoyer le prince de Perse plus tôt qu'elle ne s'y étoit attendue. Elle le rejoignit les larmes aux yeux ; ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque chose de sinistre. « Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. Pourvu que je n'aie rien de plus funeste à redouter, j'espère que le Ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter votre absence. — Hélas ! mon cher cœur, ma chère âme, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux et que je me trouve malheureuse, quand je compare votre sort avec ma triste destinée ! Vous souffrirez sans doute de ne me voir pas ; mais ce sera toute votre peine, et vous pourrez vous en consoler par l'espérance de me revoir. Pour moi, juste Ciel ! à quelle rigoureuse épreuve suis-je réduite ! Je ne serai pas seulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux ! L'arrivée du calife ne me fera-t-elle pas souvenir de votre départ ? Et comment, occupée de votre chère image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'est venu voir ? J'aurai l'esprit distrait en lui parlant ; et les moindres complaisances que j'aurai pour son amour seront autant de coups de poignard qui me perce-

ront le cœur. Pourrai-je goûter ses paroles obligeantes et ses caresses? Jugez, Prince, à quels tourmens je serai exposée dès que je ne vous verrai plus. » Les larmes qu'elle laissa couler alors et les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Le prince de Perse voulut lui repartir; mais il n'en eut pas la force : sa propre douleur et celle que lui faisoit voir sa maîtresse lui avoient ôté la parole.

Ebn Thaher, qui n'aspiroit qu'à se voir hors du palais, fut obligé de les consoler en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint l'interrompre : « Madame, dit-elle à Schemselnihar, il n'y a pas de temps à perdre : les eunuques commencent à arriver, et vous savez que le calife paroîtra bientôt. — O Ciel! que cette séparation est cruelle! s'écria la favorite. Hâtez-vous, dit-elle à sa confidente. Conduisez-les tous deux à la galerie qui regarde sur le jardin d'un côté et de l'autre sur le Tigre, et, lorsque la nuit répandra sur la terre sa plus grande obscurité, faites-les sortir par la porte de derrière, afin qu'ils se retirent en sûreté. » A ces mots, elle embrassa tendrement le prince de Perse sans pouvoir lui dire un seul mot, et alla au-devant du calife dans le désordre qu'il est aisé de s'imaginer.

Cependant l'esclave confidente conduisit le prince et Ebn Thaher à la galerie que Schemsel-

nihar lui avoit marquée, et, lorsqu'elle les y eut introduits, elle les y laissa et ferma sur eux la porte en se retirant, après les avoir assurés qu'ils n'avoient rien à craindre et qu'elle viendroit les faire sortir quand il en seroit temps.....

« Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître m'impose silence. » Elle se tut, et, reprenant son discours la nuit suivante :

CXCIe NUIT.

Sire, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar s'étant retirée, le prince de Perse et Ebn Thaher oublièrent qu'elle venoit de les assurer qu'ils n'avoient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, et ils furent saisis d'une frayeur extrême lorsqu'ils connurent qu'il n'y avoit pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le calife ou quelques-uns de ses officiers s'avisassent d'y venir.

Une grande clarté qu'ils virent tout à coup du côté du jardin au travers des jalousies les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venoit. Elle étoit causée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de jeunes eunuques noirs portoient à la

main. Ces eunuques étoient suivis de plus de cent autres plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés et armés d'un sabre, de même que ceux dont j'ai déjà parlé; et le calife marchoit après eux entre Mesrour, leur chef, qu'il avoit à sa droite, et Vassif, leur second officier, qu'il avoit à sa gauche.

Schemselnihar attendoit le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes toutes d'une beauté surprenante et ornées de colliers et de pendans d'oreilles de gros diamans, et d'autres dont elles avoient la tête toute couverte. Elles chantoient au son de leurs instrumens, et formoient un concert charmant. La favorite ne vit pas plus tôt paroître ce prince qu'elle s'avança et se prosterna à ses pieds. Mais, faisant cette action : « Prince de Perse, dit-elle en elle-même, si vos tristes yeux sont témoins de ce que je fais, jugez de la rigueur de mon sort. C'est devant vous que je voudrois m'humilier ainsi : mon cœur n'y sentiroit aucune répugnance. »

Le calife fut ravi de voir Schemselnihar. « Levez-vous, Madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me sais mauvais gré à moi-même de m'être privé si longtemps du plaisir de vous voir. » En achevant ces paroles, il la prit par la main; et, sans cesser de lui dire des choses obligeantes, il alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avoit

fait apporter. Cette dame s'assit sur un siège devant lui, et les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux sur d'autres sièges, pendant que les jeunes eunuques qui tenoient les flambeaux se dispersèrent dans le jardin à certaine distance les uns des autres, afin que le calife jouît du frais de la soirée plus commodément.

Lorsque le calife fut assis, il regarda autour de lui, et vit avec une grande satisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumières que les flambeaux que tenoient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le salon étoit fermé; il s'en étonna, et en demanda la raison. On l'avoit fait exprès pour le surprendre. En effet, il n'eut pas plus tôt parlé que les fenêtres s'ouvrirent toutes à la fois, et qu'il le vit illuminé au dehors et en dedans, d'une manière tout autrement bien mieux entendue qu'il ne l'avoit vu auparavant. « Charmante Schemselnihar, s'écria-t-il à ce spectacle, je vous entends. Vous avez voulu me faire connoître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir. »

Revenons au prince de Perse et à Ebn Thaher que nous avons laissés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvoit assez admirer tout ce qui s'offroit à sa vue. « Je ne suis pas jeune, dit-il, et j'ai vu de grandes fêtes en ma vie; mais je ne crois

pas que l'on puisse rien voir de si surprenant, ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des palais enchantés n'approche pas du prodigieux spectacle que nous avons devant les yeux. Que de richesse et de magnificence à la fois!

Le prince de Perse n'étoit pas touché de tous ces objets éclatans qui faisoient tant de plaisir à Ebn Thaher. Il n'avoit des yeux que pour regarder Schemselnihar, et la présence du calife le plongeoit dans une affliction inconcevable. « Cher Ebn Thaher, dit-il, plût à Dieu que j'eusse l'esprit assez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devroit me causer de l'admiration! Mais, hélas! je suis dans un état bien différent! Tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête à tête avec ce que j'aime, et ne pas mourir de désespoir? Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival si puissant? Ciel! que mon destin est bizarre et cruel! Il n'y a qu'un moment que je m'estimois l'amant du monde le plus fortuné, et, dans cet instant, je me sens frapper le cœur d'un coup qui me donne la mort. Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher; ma patience est à bout; mon mal m'accable, et mon courage y succombe. » En prononçant ces derniers mots, il vit qu'il se passoit quelque chose

dans le jardin qui l'obligea de garder le silence et d'y prêter son attention.

En effet, le calife avoit ordonné à une des femmes qui étoient près de lui de chanter sur son luth; et elle commençoit à chanter. Les paroles qu'elle chanta étoient fort passionnées; et le calife, persuadé qu'elle les chantoit par ordre de Schemselnihar qui lui avoit donné souvent de pareils témoignages de tendresse, les expliqua en sa faveur. Mais ce n'étoit pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois. Elle les appliquoit à son cher Ali Ebn Becar, et elle se laissa pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvoit plus soutenir la présence, qu'elle s'évanouit. Elle se renversa sur le dos de sa chaise qui n'avoit pas de bras d'appui, et elle seroit tombée si quelques-unes de ses femmes ne l'eussent promptement secourue. Elles l'enlevèrent et l'emportèrent dans le salon.

Ebn Thaher, qui étoit dans la galerie, surpris de cet accident, tourna la tête du côté du prince de Perse, et, au lieu de le voir appuyé contre la jalousie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par là de la force de l'amour dont ce prince étoit épris pour Schemselnihar, et il admira cet étrange effet de sympathie, qui lui causa une peine mortelle à cause du lieu où

ils se trouvoient. Il fit cependant tout ce qu'il put pour faire revenir le prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher étoit dans cet embarras, lorsque la confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie, et entra hors d'haleine et comme une personne qui ne savoit plus où elle en étoit. « Venez promptement, s'écria-t-elle, que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion; et je crois que voici le dernier de nos jours. — Hé! comment voulez-vous que nous partions? répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquoit sa tristesse. Approchez, de grâce, et voyez en quel état est le prince de Perse! » Quand l'esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau sans perdre le temps à discourir, et revint en peu de momens.

Enfin le prince de Perse, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, reprit ses esprits: « Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici, vous et moi, si nous y restons davantage; faites donc un effort, et nous sauvons au plus vite. » Il étoit si foible qu'il ne put se lever tout seul. Ebn Thaher et la confidente lui donnèrent la main, et, le soutenant des deux côtés, ils allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvroit sur le Tigre. Ils sortirent par là, et s'avancèrent jusque sur le bord d'un petit canal qui communiquoit au fleuve. La confidente

frappa des mains, et aussitôt un petit bateau parut et vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar et son compagnon s'embarquèrent, et l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le prince se fut assis dans le bateau, il étendit une main du côté du palais, et, mettant l'autre sur son cœur : « Cher objet de mon âme, s'écria-t-il d'une voix foible, recevez ma foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous..... »

En cet endroit Scheherazade s'aperçut qu'il étoit jour. Elle se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :

CXCII^e NUIT.

Cependant le batelier ramoit de toute sa force, et l'esclave confidente de Schemselnihar accompagna le prince de Perse et Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au courant du Tigre. Alors, comme elle ne pouvoit aller plus loin, elle prit congé d'eux et se retira.

Le prince de Perse étoit toujours dans une grande foiblesse. Ebn Thaher le consoloit et

l'exhortoit à prendre courage. « Songez, lui dit-il, que, quand nous serons débarqués, nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi : car de vous mener à l'heure qu'il est, et dans l'état où vous êtes, jusqu'à votre logis, qui est bien plus éloigné que le mien, je n'en suis pas d'avis; nous pourrions même courir risque d'être rencontrés par le guet. » Ils sortirent enfin du bateau; mais le prince avoit si peu de force qu'il ne pouvoit marcher, ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avoit un ami dans le voisinage; il traîna le prince jusque-là avec beaucoup de peine. L'ami les reçut avec bien de la joie; et, quand il les eut fait asseoir, il leur demanda d'où ils venoient si tard. Ebn Thaher lui répondit : « J'ai appris ce soir qu'un homme qui me doit une somme d'argent assez considérable étoit dans le dessein de partir pour un long voyage; je n'ai point perdu de temps, je suis allé le chercher; et en chemin j'ai rencontré ce jeune seigneur que vous voyez, et à qui j'ai mille obligations; comme il connoît mon débiteur, il a bien voulu me faire la grâce de m'accompagner. Nous avons eu assez de peine à mettre notre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout, et c'est ce qui est cause que nous n'avons pu sortir de chez lui que fort tard. En revenant, à

quelques pas d'ici, ce bon seigneur, pour qui j'ai toute la considération possible, s'est senti tout à coup attaqué d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de frapper à votre porte. Je me suis flatté que vous voudriez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit. »

L'ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable, leur dit qu'ils étoient les bienvenus, et offrit au prince de Perse, qu'il ne connoissoit pas, toute l'assistance qu'il pouvoit désirer. Mais Ebn Thaher, prenant la parole pour le prince, dit que son mal étoit d'une nature à n'avoir besoin que de repos. L'ami comprit par ce discours qu'ils souhaitoient de se reposer : c'est pourquoi il les conduisit dans un appartement, où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le prince de Perse dormit, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentoient Schemselnihar évanouie aux pieds du calife, et l'entretenoient dans son affliction. Ebn Thaher, qui avoit une grande impatience de se revoir chez lui, et qui ne doutoit pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle (car il ne lui étoit jamais arrivé de coucher dehors), se leva et partit de bon matin, après avoir pris congé de son ami, qui s'étoit levé pour faire sa prière de la pointe du jour. Enfin il arriva chez lui, et la première chose que fit

le prince de Perse, qui s'étoit fait un grand effort pour marcher, fut de se jeter sur un sofa, aussi fatigué que s'il eût fait un lóng voyage. Comme il n'étoit pas en état de se rendre à sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre; afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état et le lieu où il étoit. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos, de commander chez lui, et d'y disposer à son gré de toutes choses. « J'accepte de bon cœur les offres obligeantes que vous me faites, lui dit le prince; mais que je ne vous embarrasse pas, s'il vous plaît : je vous conjure de faire comme si je n'étois pas chez vous. Je n'y voudrois pas demeurer un moment, si je croyois que ma présence vous contraignît en la moindre chose. »

D'abord qu'Ebn Thaher eut un moment pour se reconnoître, il apprit à sa famille tout ce qui s'étoit passé au palais de Schemselnihar, et finit son récit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avoit couru. Les principaux domestiques du prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher, et l'on y vit bientôt arriver plusieurs de ses amis qu'ils avoient avertis de son indisposition. Ses amis passèrent la meilleure partie de la journée avec lui; et, si leur entretien ne put effacer les tristes idées qui causoient son mal, il

en tira du moins cet avantage, qu'elles lui donnèrent quelque relâche. Il vouloit prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour; mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de foiblesse qu'il l'obligea d'attendre au lendemain. Cependant, pour contribuer à le réjouir, il lui donna le soir un concert de voix et d'instrumens; mais ce concert ne servit qu'à rappeler dans la mémoire du prince celui du soir précédent, et irrita ses ennuis au lieu de les soulager, de sorte que le jour suivant son mal parut avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'opposa plus au dessein que le prince avoit de se retirer dans sa maison. Il prit soin lui-même de l'y faire porter; il l'accompagna, et, quand il se vit seul avec lui dans son appartement, il lui représenta toutes les raisons qu'il avoit de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvoit être heureuse ni pour lui, ni pour la favorite. « Ah! cher Ebn Thaher, s'écria le prince, qu'il vous est aisé de donner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre! J'en conçois toute l'importance sans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. » Lorsque Ebn Thaher vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du prince, il prit congé de lui et voulut se retirer.....

Scheherazade, en cet endroit, voyant paroître le jour, garda le silence; et le lendemain elle reprit ainsi son discours :

CXCIII° NUIT.

Le prince de Perse le retint. « Obligeant Ebn Thaher, lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne pas m'en faire un crime, et de ne pas cesser pour cela de me donner des marques de votre amitié. Vous ne sauriez m'en donner une plus grande que de m'instruire du destin de ma chère Schemselnihar, si vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je suis de son sort, les appréhensions mortelles que me cause son évanouissement, m'entretiennent dans la langueur que vous me reprochez. — Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, vous devez espérer que son évanouissement n'aura pas eu de suites funestes, et que sa confidente viendra incessamment m'informer de quelle manière se sera passée la chose. D'abord que je saurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part. »

Ebn Thaher laissa le prince dans cette espérance et retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reste du jour la confidente de Schem-

selnihar. Il ne la vit pas même le lendemain. L'inquiétude où il étoit de savoir l'état de la santé du prince de Perse ne lui permit pas d'être plus longtemps sans le voir. Il alla chez lui dans le dessein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit aussi malade qu'à l'ordinaire, et environné de nombre d'amis et de quelques médecins qui employoient toutes les lumières de leur art pour découvrir la cause de son mal. Dès qu'il aperçut Ebn Thaher, il le regarda en souriant, pour lui témoigner deux choses : l'une, qu'il se réjouissoit de le voir, et l'autre, combien ses médecins, qui ne pouvoient deviner le sujet de sa maladie, se trompoient dans leurs raisonnemens.

Les amis et les médecins se retirèrent les uns après les autres, de sorte qu'Ebn Thaher demeura seul avec le malade. Il s'approcha de son lit pour lui demander comment il se trouvoit depuis qu'il ne l'avoit vu. « Je vous dirai, lui répondit le prince, que mon amour, qui prend continuellement de nouvelles forces, et l'incertitude de la destinée de l'aimable Schemselnihar, augmentent mon mal à chaque moment et me mettent dans un état qui afflige mes parens et mes amis et déconcerte mes médecins qui n'y comprennent rien. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien je souffre de voir tant de gens qui m'importunent et que je ne puis chasser honnêtement. Vous êtes le seul dont je sens que la

compagnie me soulage ; mais enfin ne me dissimulez rien, je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemselnihar ? Avez-vous vu sa confidente ? que vous a-t-elle dit ? » Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avoit pas vue ; et il n'eut pas plus tôt appris au prince cette triste nouvelle que les larmes lui vinrent aux yeux ; il ne put repartir un seul mot, tant il avoit le cœur serré. « Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, essuyez vos larmes : quelqu'un de vos gens peut entrer en ce moment, et vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentimens qui pourroient être démêlés par là. » Quelque chose que pût dire ce judicieux confident, il ne fut pas possible au prince de retenir ses pleurs. « Sage Ebn Thaher, s'écria-t-il quand l'usage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur ; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable et unique objet de mes désirs n'étoit plus au monde, je ne lui survivrois pas un moment. — Rejetez une pensée si affligeante, répliqua Ebn Thaher : Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter. Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion, et j'espère que cette

journée ne se passera point que vous n'en appreniez. » Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes ; après quoi il se retira.

Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avoit un air triste, et il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. « Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente : car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où étoit le prince de Perse. » Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle vouloit savoir ; et, lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole : « Si le prince de Perse, lui dit-elle, a souffert et souffre encore pour ma maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quittés, poursuivit-elle, je retournai au salon, où je trouvai que Schemselnihar n'étoit pas encore revenue de son évanouissement, quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le calife étoit assis près d'elle avec toutes les marques d'une véritable douleur ; il demandoit à toutes les femmes, et à moi particulièrement, si nous n'avions aucune connoissance de la cause de son mal ; mais nous gardâmes le secret, et nous lui dîmes tout autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si longtemps, et nous n'oubliions rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la se-

courir. Enfin, il étoit bien minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife, qui avoit eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie, et demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvoit lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant, et, après lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher: « Sire, dit-elle, j'ai à me plaindre du Ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grâce entière de me laisser expirer aux pieds de Votre Majesté, pour vous marquer par là jusqu'à quel point je suis pénétrée de vos bontés. — Je suis bien persuadé que vous m'aimez, lui dit le calife ; mais je vous commande de vous conserver pour l'amour de moi. Vous avez apparemment fait aujourd'hui quelque excès qui vous aura causé cette indisposition; prenez-y garde, et je vous prie de vous en abstenir une autre fois. Je suis bien aise de vous voir en meilleur état, et je vous conseille de passer ici la nuit, au lieu de retourner à votre appartement, de crainte que le mouvement ne vous soit contraire. » A ces mots, il ordonna qu'on apportât un doigt de vin qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle et se retira dans son appartement. Dès que le calife fut parti, ma maîtresse me fit signe de m'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avoit longtemps que vous n'étiez plus

dans le palais, et lui mis l'esprit en repos de ce côté-là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouissement du prince de Perse, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos soins l'avoient tirée avec tant de peine ; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre : « Prince, s'écria-t-elle alors, je renonce désormais à tous les plaisirs tant que je serai privée de celui de ta vue. Si j'ai bien pénétré dans ton cœur, je ne fais que suivre ton exemple. Tu ne cesseras de verser des larmes que tu ne m'aies retrouvée ; il est juste que je pleure et que je m'afflige jusqu'à ce que tu sois rendu à mes vœux. » En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une manière qui marquoit la violence de sa passion, elle s'évanouit une seconde fois entre mes bras..... »

En cet endroit Scheherazade, voyant paroître le jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte :

CXCIVe NUIT.

La confidente de Schemselnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui étoit arrivé à sa maîtresse depuis son premier évanouissement. « Nous fûmes encore longtemps, dit-elle, à la faire

revenir, mes compagnes et moi. Elle revint enfin; alors je lui dis : « Madame, êtes-vous donc résolue de vous laisser mourir et de nous faire mourir nous-mêmes avec vous? Je vous supplie au nom du prince de Perse, pour qui vous avez intérêt de vivre, de vouloir conserver vos jours. De grâce, laissez-vous persuader, et faites les efforts que vous vous devez à vous-même, à l'amour du prince et à notre attachement pour vous. — Je vous suis bien obligée, reprit-elle, de vos soins, de votre zèle et de vos conseils. Mais, hélas! peuvent-ils m'être utiles? Il ne nous est pas permis de nous flatter de quelque espérance, et ce n'est que dans le tombeau que nous devons attendre la fin de nos tourmens. » Une de mes compagnes voulut la détourner de ses tristes pensées en chantant un air sur son luth; mais elle lui imposa silence et lui ordonna, comme à toutes les autres, de se retirer. Elle ne retint que moi pour passer la nuit avec elle. Quelle nuit, ô Ciel! Elle la passa dans les pleurs et dans les gémissemens; et, nommant sans cesse le prince de Perse, elle se plaignoit du sort qui l'avoit destinée au calife, qu'elle ne pouvoit aimer, et non pas à lui, qu'elle aimoit éperdument. Le lendemain, comme elle n'étoit pas commodément dans le salon, je l'aidai à passer dans son appartement, où elle ne fut pas plus tôt arrivée que tous les médecins du palais vinrent la voir par

ordre du calife; et ce prince ne fut pas longtemps sans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnèrent à Schemselnihar firent d'autant moins d'effet qu'ils ignoroient la cause de son mal, et la contrainte où la mettoit la présence du calife ne faisoit que l'augmenter. Elle a pourtant un peu reposé cette nuit; et, d'abord qu'elle a été éveillée, elle m'a chargée de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du prince de Perse.

— Je vous ai déjà informée de l'état où il est, lui dit Ebn Thaher; ainsi, retournez vers votre maîtresse, et l'assurez que le prince de Perse attendoit de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendoit de lui. Exhortez-la surtout à se modérer et à se vaincre, de peur qu'il ne lui échappe devant le calife quelque parole qui pourroit nous perdre avec elle. — Pour moi, reprit la confidente, je vous l'avoue, je crains tout de ses transports. J'ai pris la liberté de lui dire ce que je pensois là-dessus, et je suis persuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui en parle encore de votre part. »

Ebn Thaher, qui ne faisoit que d'arriver de chez le prince de Perse, ne jugea point à propos d'y retourner sitôt et de négliger des affaires importantes qui lui étoient survenues en rentrant chez lui; il y alla seulement sur la fin du jour. Le prince étoit seul, et ne se portoit pas mieux que le matin.

« Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paroître, vous avez sans doute beaucoup d'amis ; mais ces amis ne connoissent pas ce que vous valez, comme vous me le faites connoître par votre zèle, par vos soins et par les peines que vous vous donnez lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, et je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers vous. — Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons là ce discours, je vous en supplie : je suis prêt non seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un, mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. Je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles, et en même temps pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse, et la constance avec laquelle vous l'aimez. » Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave confidente. Le prince l'écouta avec tous les différens mouvemens de crainte, de jalousie, de tendresse et de compassion que son discours lui inspira, faisant sur chaque chose qu'il entendoit toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi passionné qu'il l'étoit pouvoit être capable.

Leur conversation dura si longtemps que, la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en retournoit au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemselnihar, et qui, l'ayant abordé, lui dit : « Ma maîtresse vous salue, et je viens vous prier de sa part de rendre cette lettre au prince de Perse. » Le zélé Ebn Thaher prit la lettre et retourna chez le prince, accompagné de l'esclave confidente...

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXCV° NUIT

Sire, quand Ebn Thaher fut entré chez le prince de Perse avec la confidente de Schemselnihar, il la pria de demeurer un moment dans l'antichambre et de l'attendre. Dès que le prince l'aperçut, il lui demanda avec empressement quelle nouvelle il avoit à lui annoncer. « La meilleure que vous puissiez apprendre, lui répondit Ebn Thaher : on vous aime aussi chèrement que vous

aimez. La confidente de Schemselnihar est dans votre antichambre; elle vous apporte une lettre de la part de sa maîtresse; elle n'attend que votre ordre pour entrer. — Qu'elle entre! » s'écria le prince avec un transport de joie. En disant cela, il se mit sur son séant pour la recevoir.

Comme les gens du prince étoient sortis de la chambre d'abord qu'ils avoient vu Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur maître, Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même et fit entrer la confidente. Le prince la reconnut et la reçut d'une manière fort obligeante. « Seigneur, lui dit-elle, je sais tous les maux que vous avez soufferts depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bateau qui vous attendoit pour vous ramener; mais j'espère que la lettre que je vous apporte contribuera à votre guérison. » A ces mots, elle lui présenta la lettre. Il la prit, et, après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit et lut les paroles suivantes :

LETTRE DE SCHEMSELNIHAR

AU PRINCE DE PERSE ALI EBN BECAR

La personne qui vous rendra cette lettre vous dira de mes nouvelles mieux que moi-même, car je ne me connois plus depuis que j'ai cessé de vous voir. Privée

de votre présence, je cherche à me tromper en vous entretenant, par ces lignes mal formées, avec le même plaisir que si j'avois le bonheur de vous parler.

On dit que la patience est un remède à tous les maux, et toutefois elle aigrit les miens au lieu de les soulager. Quoique votre portrait soit profondément gravé dans mon cœur, mes yeux souhaitent d'en revoir incessamment l'original, et ils perdront toute leur lumière s'il faut qu'ils en soient encore longtemps privés. Puis-je me flatter que les vôtres aient la même impatience de me voir? Oui, je le puis : ils me l'ont fait assez connoître par leurs tendres regards. Que Schemselnihar seroit heureuse, et que vous seriez heureux, Prince, si mes désirs, qui sont conformes aux vôtres, n'étoient pas traversés par des obstacles insurmontables! Ces obstacles m'affligent d'autant plus vivement qu'ils vous affligent vous-même.

Ces sentimens que mes doigts tracent, et que j'exprime avec un plaisir incroyable, en les répétant plusieurs fois, partent du plus profond de mon cœur et de la blessure incurable que vous y avez faite, blessure que je bénis mille fois, malgré le cruel ennui que je souffre de votre absence. Je compterois pour rien tout ce qui s'oppose à nos amours, s'il m'étoit seulement permis de vous voir quelquefois en liberté : je vous posséderois alors; que pourrois-je souhaiter de plus?

Ne vous imaginez pas que mes paroles disent plus

que je ne pense. Hélas! de quelques expressions que je puisse me servir, je sens bien que je pense plus de choses que je ne vous en dis! Mes yeux, qui sont dans une veille continuelle, et qui versent incessamment des pleurs en attendant qu'ils vous revoient; mon cœur affligé qui ne désire que vous seul, les soupirs qui m'échappent toutes les fois que je pense à vous, c'est-à-dire à tout moment; mon imagination qui ne me représente plus d'autre objet que mon cher prince; les plaintes que je fais au Ciel de la rigueur de ma destinée; enfin, ma tristesse, mes inquiétudes, mes tourmens qui ne me donnent aucun relâche depuis que je vous ai perdu de vue, sont garans de ce que je vous écris.

Ne suis-je pas bien malheureuse d'être née pour aimer, sans espérance de jouir de ce que j'aime? Cette pensée désolante m'accable à un point que j'en mourrois si je n'étois pas persuadée que vous m'aimez. Mais une si douce consolation balance mon désespoir et m'attache à la vie. Mandez-moi que vous m'aimez toujours : je garderai votre lettre précieusement, je la lirai mille fois le jour, je souffrirai mes maux avec moins d'impatience. Je souhaite que le Ciel cesse d'être irrité contre nous, et nous fasse trouver l'occasion de nous dire sans contrainte que nous nous aimons et que nous ne cesserons jamais de nous aimer. Adieu. Je salue Ebn Thaher, à qui nous avons tant d'obligations l'un et l'autre.

CXCVI^e NUIT.

Le prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre; il lui sembla qu'il l'avoit lue avec trop peu d'attention. Il la relut plus lentement, et, en lisant, tantôt il poussoit de tristes soupirs, tantôt il versoit des larmes, et tantôt il faisoit éclater des transports de joie et de tendresse, selon qu'il étoit touché de ce qu'il lisoit. Enfin, il ne se lassoit point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main; et il se préparoit à les lire pour la troisième fois, lorsque Ebn Thaher lui représenta que la confidente n'avoit pas de temps à perdre, et qu'il devoit songer à faire réponse. « Hélas! s'écria le prince, comment voulez-vous que je fasse réponse à une lettre si obligeante? En quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je suis? J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles, et mes sentimens se détruisent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps se ressent des impressions de mon âme, comment pourrai-je tenir le papier et conduire la canne pour former les lettres? »

En parlant ainsi, il tira d'un petit bureau qu'il avoit près de lui du papier, une canne taillée, et un cornet où il y avoit de l'encre.....

Scheherazade, apercevant le jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain et dit à Schahriar :

CXCVIIe NUIT.

Sire, le prince de Perse, avant que d'écrire, donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, et le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écriroit, afin qu'en jetant les yeux dessus, il vît mieux ce qu'il y devoit répondre. Il commença d'écrire ; mais les larmes qui lui tomboient des yeux sur son papier l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre, et, la donnant à Ebn Thaher : « Lisez-la, je vous prie, lui dit-il, et me faites la grâce de voir si le désordre où est mon esprit m'a permis de faire une réponse raisonnable. » Ebn Thaher la prit et lut ce qui suit :

RÉPONSE DU PRINCE DE PERSE

A LA LETTRE DE SCHEMSELNIHAR.

J'étois plongé dans une affliction mortelle lorsqu'on m'a rendu votre lettre. A la voir seulement, j'ai été transporté d'une joie que je ne puis vous ex-

primer; et, à la vue des caractères tracés par votre belle main, mes yeux ont reçu une lumière plus vive que celle qu'ils avoient perdue lorsque les vôtres se fermèrent subitement aux pieds de mon rival. Les paroles que contient cette obligeante lettre sont autant de rayons lumineux qui ont dissipé les ténèbres dont mon âme étoit obscurcie. Elles m'apprennent combien vous souffrez pour l'amour de moi, et me font connoître aussi que vous n'ignorez pas que je souffre pour vous, et par là elles me consolent dans mes maux. D'un côté, elles me font verser des larmes abondamment, et, de l'autre, elles embrasent mon cœur d'un feu qui le soutient, et m'empêchent d'expirer de douleur. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis notre cruelle séparation. Votre lettre seule apporte quelque soulagement à mes peines. J'ai gardé un morne silence jusqu'au moment que je l'ai reçue : elle m'a redonné la parole. J'étois enseveli dans une mélancolie profonde, elle m'a inspiré une joie qui a d'abord éclaté dans mes yeux et sur mon visage. Mais ma surprise de recevoir une faveur que je n'ai point encore méritée a été si grande que je ne savois par où commencer pour vous en marquer ma reconnoissance. Enfin, après l'avoir baisée plusieurs fois comme un gage précieux de vos bontés, je l'ai lue et relue, et suis demeuré confus de l'excès de mon bonheur. Vous voulez que je vous mande que je vous aime toujours. Ah! quand je ne vous aurois pas

aimée aussi parfaitement que je vous aime, je ne pourrois m'empêcher de vous adorer après toutes les marques que vous me donnez d'un amour si peu commun ! Oui, je vous aime, ma chère âme, et ferai gloire de brûler toute ma vie du beau feu que vous avez allumé dans mon cœur. Je ne me plaindrai jamais de la vive ardeur dont je sens qu'il me consume ; et, quelque rigoureux que soient les maux que votre absence me cause, je les supporterai constamment, dans l'espérance de vous voir un jour. Plût à Dieu que ce fût dès aujourd'hui, et qu'au lieu de vous envoyer ma lettre, il me fût permis d'aller vous assurer que je meurs d'amour pour vous ! Mes larmes m'empêchent de vous en dire davantage. Adieu. »

Ebn Thaher ne put lire ces dernières lignes sans pleurer lui-même. Il remit la lettre entre les mains du prince de Perse, en l'assurant qu'il n'y avoit rien à corriger. Le prince la ferma, et, quand il l'eut cachetée : « Je vous prie de vous approcher, dit-il à la confidente de Schemselnihar, qui étoit un peu éloignée de lui : voici la réponse que je fais à la lettre de votre chère maîtresse. Je vous conjure de la lui porter et de la saluer de ma part. » L'esclave confidente prit la lettre et se retira avec Ebn Thaher.....

En achevant ces mots, la sultane des Indes,

voyant paroître le jour, se tut; et la nuit suivante elle continua de cette manière :

CXCVIIIe NUIT.

Ebn Thaher, après avoir marché quelque temps avec l'esclave confidente, la quitta et retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvoit malheureusement engagé. Il se représenta que le prince de Perse et Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avoient de cacher leur intelligence, se ménageoient avec si peu de discrétion qu'elle pourroit bien n'être pas longtemps secrète. Il tira de là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devoit tirer. « Si Schemselnihar, se disoit-il à lui-même, étoit une dame du commun, je contribuerois de tout mon pouvoir à rendre heureux son amant et elle; mais c'est la favorite du calife, et il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colère tombera d'abord sur Schemselnihar; il en coûtera la vie au prince de Perse, et je serai enveloppé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur, mon repos, ma famille et mon bien à conserver; il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril. »

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin, il alla chez le prince de Perse dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement, il lui représenta ce qu'il lui avoit déjà inutilement représenté, qu'il feroit beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avoit pour Schemselnihar, que de s'y laisser entraîner; que ce penchant étoit d'autant plus dangereux que son rival étoit plus puissant. « Enfin, Seigneur, ajouta-t-il, si vous m'en croyez, vous ne songerez qu'à triompher de votre amour. Autrement vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar dont la vie vous doit être plus chère que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami, et quelque jour vous m'en remercierez. »

Le prince écouta Ebn Thaher assez impatiemment. Néanmoins, il le laissa dire tout ce qu'il voulut; mais, prenant la parole à son tour : « Ebn Thaher, lui dit-il, croyez-vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar qui m'aime avec tant de tendresse? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi, et vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper? Non, quelque malheur qui puisse m'arriver, je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soupir. »

Ebn Thaher, choqué de l'opiniâtreté du prince

de Perse, le quitta assez brusquement et se retira chez lui, où, rappelant dans son esprit ses réflexions du jour précédent, il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avoit à prendre. Pendant ce temps-là, un joaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce joaillier s'étoit aperçu que la confidente de Schemselnihar alloit chez Ebn Thaher plus souvent qu'à l'ordinaire, et qu'Ebn Thaher étoit presque toujours avec le prince de Perse, dont la maladie étoit sue de tout le monde, sans toutefois qu'on en connût la cause; tout cela lui avoit donné des soupçons. Comme Ebn Thaher lui parut rêveur, il jugea bien que quelque affaire importante l'embarrassoit, et, croyant être au fait, il lui demanda ce que lui vouloit l'esclave confidente de Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande, et voulut dissimuler en lui disant que c'étoit pour une bagatelle qu'elle venoit si souvent chez lui. « Vous ne me parlez pas sincèrement, lui répliqua le joaillier, et vous m'allez persuader, par votre dissimulation, que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'ai cru d'abord. »

Ebn Thaher, voyant que son ami le pressoit si fort, lui dit : « Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avois résolu de la tenir secrète; mais, comme je sais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime

mieux vous en faire confidence que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas. Je ne vous recommande point le secret : vous connoîtrez par ce que je vais vous dire combien il est important de le garder. » Après ce préambule, il lui raconta les amours de Schemselnihar et du prince de Perse. « Vous savez, ajouta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour et dans la ville, auprès des plus grands seigneurs et des dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venoient à être découvertes! Mais, que dis-je? ne serions-nous pas perdus, toute ma famille et moi? Voilà ce qui m'embarrasse l'esprit; mais je viens de prendre mon parti. Il m'est dû et je dois; je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers et à recouvrer mes dettes, et, après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar et pour le prince de Perse me rend très sensible au mal qui peut leur arriver; je prie Dieu de leur faire connoître le danger où ils s'exposent et de les conserver; mais, si leur mauvaise destinée veut que leurs amours aillent à la connoissance du calife, je serai du moins à couvert de son ressentiment : car je ne les crois pas assez méchans

pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude seroit extrême si cela arrivoit; ce seroit mal payer les services que je leur ai rendus et les bons conseils que je leur ai donnés, particulièrement au prince de Perse qui pourroit se tirer encore du précipice, lui et sa maîtresse, s'il le vouloit. Il lui est aisé de sortir de Bagdad comme moi, et l'absence le dégageroit insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter tant qu'il s'obstinera à y demeurer. »

Le joaillier entendit avec une extrême surprise le récit que lui fit Ebn Thaher. « Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance que je ne puis comprendre comment Schemselnihar et le prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement, ils devoient y résister et faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence? Que leur aveuglement est déplorable! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous êtes sage et prudent, et j'approuve la résolution que vous avez formée; c'est par là seulement que vous pouvez vous dérober aux événemens funestes que vous avez à craindre. » Après cet entretien, le joaillier se leva et prit congé d'Ebn Thaher.

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître m'empêche d'entretenir Votre Majesté plus longtemps. » Elle se tut, et le lendemain elle reprit la suite de son discours.

CXCIXe NUIT.

Avant que le joaillier se retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer par l'amitié qui les unissoit tous deux de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avoit appris. « Ayez l'esprit en repos, lui dit le joaillier; je vous garderai le secret au péril de ma vie. »

Deux jours après cette conversation, le joaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, et, voyant qu'elle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avoit parlé. Pour en être plus sûr, il demanda à un voisin s'il savoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'il ne savoit autre chose, sinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en savoir davantage, et il songea d'abord au prince de Perse. « Malheureux prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle! Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar? Je crains que vous n'en

mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide. »

L'affaire qui l'avoit obligé de sortir n'étoit pas de grande conséquence; il la négligea, et, quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens, et le pria de vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitoit de l'entretenir d'une affaire très importante. Le domestique revint bientôt trouver le joaillier, et l'introduisit dans la chambre du prince, qui étoit à demi couché sur le sofa, la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vu, il se leva pour le recevoir, lui dit qu'il étoit le bienvenu, et, après l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il y avoit quelque chose en quoi il pût lui rendre service, ou s'il venoit lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. « Prince, lui répondit le joaillier, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention. »

Après ce début, le joaillier entra en matière, et poursuivit ainsi : « Prince, j'aurai l'honneur de

vous dire qu'il y a longtemps que la conformité d'humeur et quelques affaires que nous avons eues ensemble nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher et moi. Je sais qu'il est connu de vous et qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu ; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, et il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit pris congé de lui et des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse ; et l'intérêt que je prends à ce qui le regarde m'a déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité. »

A ce discours, que le joaillier avoit accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur, et regarda le joaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. « Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend ; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi si ce que vous me dites est véritable ! Ebn Thaher, qui

étoit toute ma consolation, en qui je mettois toute mon espérance, m'abandonne! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel.»

Le joaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse, dont Ebn Thaher l'avoit entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage; il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le prince demeura quelques momens enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, et, s'adressant à un de ses gens : « Allez, lui dit-il, jusque chez Ebn Thaher, parlez à quelqu'un de ses domestiques, et sachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez, et revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. » En attendant le retour du domestique, le joaillier tâcha d'entretenir le prince de choses indifférentes; mais le prince ne lui donna presque pas d'attention : il étoit la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit se persuader qu'Ebn Thaher fût parti, et tantôt il n'en doutoit pas, quand il faisoit réflexion au discours que ce confident lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'étoit venu voir, et à l'air brusque dont il l'avoit quitté.

Enfin, le domestique du prince arriva, et rapporta qu'il avoit parlé à un des gens d'Ebn Tha-

her, qui l'avoit assuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balsora. « Comme je sortois de la maison d'Ebn Thaher, ajouta le domestique, une esclave bien mise est venue m'aborder; et, après m'avoir demandé si je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, et m'a prié en même temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle est dans l'antichambre, et je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considération. » Le prince commanda aussitôt qu'on la fît entrer; il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar, comme en effet c'étoit elle. Le joaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher, qui lui avoit appris qui elle étoit. Elle ne pouvoit arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua.....

« Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'aperçois qu'il est jour. » Elle se tut, et la nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

CCᵉ NUIT.

Le prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le joaillier s'étoit levé dès qu'il l'avoit vue paroître, et s'étoit retiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente, après s'être entretenue quelque temps avec le prince, prit congé de lui et sortit. Elle le laissa tout autre qu'il n'étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, et son visage plus gai; ce qui fit juger au joaillier que la bonne esclave venoit de dire des choses favorables pour son amour.

Le joaillier, ayant repris sa place auprès du prince, lui dit en souriant : « A ce que je vois, Prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. » Le prince de Perse, fort étonné et alarmé de ce discours, répondit au joaillier : « Sur quoi jugez-vous que j'aie des affaires au palais du calife? — J'en juge, repartit le joaillier, par l'esclave qui vient de sortir. — Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave? répliqua le prince. — A Schemselnihar, favorite du calife, répondit le joaillier. Je connois, poursuivit-il, cette esclave et même sa maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je

sais de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelques jours aller et venir par les rues, assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse. »

Ces paroles du joaillier troublèrent fort le prince de Perse. « Il ne me parleroit pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnoit, ou plutôt s'il ne savoit pas mon secret. » Il demeura quelques momens dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin il reprit la parole et dit au joaillier : « Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois parfaitement éclairci; je vous conjure de ne me rien dissimuler. »

Alors, le joaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connoître qu'il étoit instruit du commerce qu'il avoit avec Schemselnihar, et il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher, effrayé du danger où sa qualité de confident le jetoit, lui avoit fait part du dessein qu'il avoit de se retirer à Balsora et d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutoit se fût dissipé. « C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le joaillier, et je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous

abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi, Prince, je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous : je viens vous offrir mes services; et, si vous me faites la grâce de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher. Je vous promets d'ailleurs plus de fermeté : je suis prêt à vous sacrifier mon honneur et ma vie; et, afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure par ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé, Prince, que vous retrouverez en moi l'ami que vous avez perdu. » Ce discours rassura le prince, et le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. « J'ai bien de la joie, dit-il au joaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense votre générosité, et j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croirez-vous bien, continua-t-il, que la confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous? Elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a dites en me quittant, et elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : je ne doute pas qu'elle ne se trompe, après tout ce que vous venez

de me dire. — Prince, lui répliqua le joaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que, quand il m'a déclaré qu'il vouloit se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein, et que je lui ai dit qu'il étoit homme sage et prudent; mais que cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance : je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très religieusement le secret, comme je m'y suis engagé par serment. — Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutois pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zèle qui lui a inspiré ce soupçon qui n'a point de fondement; et vous devez l'excuser de même que je l'excuse. »

Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, et délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il falloit commencer par désabuser la confidente, qui étoit si injustement prévenue contre le joaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverroit, et de la prier de s'adresser au joaillier lorsqu'elle auroit des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa maî-

tresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devoit point paroître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourroit par là donner lieu de découvrir ce qu'il étoit si important de cacher. Enfin le joaillier se leva, et, après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira.....

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration et dit au sultan des Indes :

CCIe NUIT.

Sire, le joaillier, en se retirant à sa maison, aperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avoit laissée tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit pas cachetée, il l'ouvrit, et trouva qu'elle étoit conçue dans ces termes :

LETTRE DE SCHEMSELNIHAR

AU PRINCE DE PERSE.

Je viens d'apprendre par ma confidente une nouvelle qui ne me donne pas moins d'affliction que vous

en devez avoir. En perdant Ebn Thaher, nous perdons beaucoup, à la vérité; mais que cela ne vous empêche pas, cher prince, de songer à vous conserver. Si notre confident nous abandonne par une terreur panique, considérons que c'est un mal que nous n'avons pu éviter : il faut que nous nous en consolions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous manque dans le temps que nous avions le plus de besoin de son secours; mais munissons-nous de patience contre ce coup imprévu, et ne laissons pas de nous aimer constamment. Fortifiez votre cœur contre cette disgrâce : on n'obtient pas sans peine ce que l'on souhaite. Ne nous rebutons point; espérons que le Ciel nous sera favorable, et qu'après tant de souffrances, nous verrons l'heureux accomplissement de nos désirs. Adieu.

Pendant que le joaillier s'entretenoit avec le prince de Perse, la confidente avoit eu le temps de retourner au palais, et d'annoncer à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemselnihar avoit aussitôt écrit cette lettre et renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince incessamment, et la confidente l'avoit laissée tomber par mégarde.

Le joaillier fut bien aise de l'avoir trouvée : car elle lui fournissoit un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente, et de l'amener au point qu'il souhaitoit. Comme il achevoit de la

lire, il aperçut cette esclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude en jetant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement et la mit dans son sein; mais l'esclave prit garde à son action, et courut à lui. « Seigneur, lui dit-elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout à l'heure à la main; je vous supplie de vouloir bien me la rendre. » Le joaillier ne fit pas semblant de l'entendre, et sans lui répondre continua son chemin jusqu'en sa maison. Il ne ferma point la porte après lui, afin que la confidente, qui le suivoit, y pût entrer. Elle n'y manqua pas, et, lorsqu'elle fut dans sa chambre : « Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée, et vous ne feriez pas difficulté de me la rendre, si vous saviez de quelle part elle vient et à qui elle est adressée; d'ailleurs, vous me permettrez de vous dire que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir. »

Avant que de répondre à la confidente, le joaillier la fit asseoir, après quoi il lui dit : « N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit est de la main de Schemselnihar et qu'elle est adressée au prince de Perse? » L'esclave, qui ne s'attendoit pas à cette demande, changea de couleur. « La question vous embarrasse, reprit-il; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscrétion : j'aurois pu vous rendre la lettre dans la rue; mais j'ai voulu vous atti-

rer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué? C'est pourtant ce que vous avez fait lorsque vous avez dit au prince de Perse que c'est moi qui ai conseillé à Ebn Thaher de sortir de Bagdad pour sa sûreté. Je ne prétends point perdre le temps à me justifier auprès de vous; il suffit que le prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui que par compassion de l'état où il laissoit le prince, dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemselnihar. Dès que j'ai été assuré qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle et lui offrir les mêmes services qu'il lui rendoit. J'ai réussi dans mon dessein; et, pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez en Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire, et assurez-la bien que, quand je devrois périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amans si dignes l'un de l'autre. »

La confidente, après avoir écouté le joaillier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avoit conçue de lui au zèle qu'elle avoit pour les intérêts de sa maîtresse. « J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemselnihar et le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle.... »

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi son discours :

CCII^e NUIT.

Après que la confidente eut marqué au joaillier la joie qu'elle avoit de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar et au prince de Perse, le joaillier tira la lettre de son sein et la lui rendit en lui disant : « Tenez, portez-la promptement au prince de Perse, et repassez par ici afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien. »

La confidente prit la lettre et la porta au prince, qui y fit réponse sur-le-champ. Elle retourna chez

le joaillier lui montrer la réponse, qui contenoit ces paroles :

RÉPONSE DU PRINCE DE PERSE

A SCHEMSELNIHAR.

Votre précieuse lettre produit en moi un grand effet, mais pas si grand que je le souhaiterois. Vous tâchez de me consoler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas! quelque sensible que j'y sois, ce n'est que la moindre partie des maux que je souffre. Vous les connoissez, ces maux, et vous savez qu'il n'y a que votre présence qui soit capable de les guérir. Quand viendra le temps où j'en pourrai jouir sans crainte d'en être privé? Qu'il me paroît éloigné! ou plutôt faut-il nous flatter que nous le pourrons voir? Vous me commandez de me conserver : je vous obéirai, puisque j'ai renoncé à ma propre volonté pour ne suivre que la vôtre. Adieu.

Après que le joaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : « Je vais, Seigneur, faire en sorte que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avoit pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. » En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit satisfaite. « Votre

seule vue, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. — Il est vrai, répondit la confidente, et vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendoit avec impatience ; je lui remis la lettre du prince ; elle la lut les larmes aux yeux, et, quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle alloit s'abandonner à ses chagrins ordinaires : « Madame, lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige ; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de Dieu de ne vous point alarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, et, ce qui est le plus important, avec plus de courage. » Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, et lui racontai le motif qui vous avoit fait aller chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse et à elle, et que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. « Ah ! quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince de Perse et moi, à l'honnête homme dont vous me parlez ! Je veux le connoître, le voir, pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire,

et le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vue me fera plaisir, et je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain et de me l'amener. » C'est pourquoi, Seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais. »

Ce discours de la confidente embarrassa le joaillier. « Votre maîtresse, reprit-il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avoit auprès du calife lui donnoit entrée partout, et les officiers, qui le connoissoient, le laissoient aller et venir librement au palais de Schemselnihar; mais moi, comment oserois-je y entrer? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, et toutes les suites fâcheuses qui pourroient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très grand danger. »

La confidente tâcha de rassurer le joaillier. « Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril en vous faisant venir chez elle, vous de qui elle attend des services si considérables?

Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire, ma maîtresse et moi, pour vous y engager mal à propos. Vous pouvez vous en fier à moi et vous laisser conduire. Après que la chose sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte étoit mal fondée. »

Le joaillier se rendit aux discours de la confidente, et se leva pour la suivre; mais, de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'étoit tellement emparée de lui que tout le corps lui trembloit. « Dans l'état où vous voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, et que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir; et il ne faut pas douter que, pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainsi, Seigneur, ne sortez pas : je suis assurée que vous ne serez pas longtemps sans la voir arriver. » La confidente l'avoit bien prévu : elle n'eut pas plus tôt appris à Schemselnihar la frayeur du joaillier que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, elle se dévoila, et laissa voir au joaillier une beauté qui lui fit connoître que le prince de Perse étoit

excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le joaillier d'un air gracieux, et lui dit : « Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse et dans les miens sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâces au Ciel de nous avoir sitôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher..... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain elle continua son récit de cette sorte :

CCIIIe NUIT.

Schemselnihar dit encore plusieurs autres choses obligeantes au joaillier, après quoi elle se retira dans son palais. Le joaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant : « Je vous attendois avec impatience. L'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse, mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoi que me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer, et ma patience est à bout. Je ne sais plus quel conseil prendre ; le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'étoit mon appui : j'ai tout perdu en le

perdant. Je pouvois me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avoit auprès de Schemselnihar. »

A ces mots, que le prince prononça avec tant de vivacité qu'il ne donna pas le temps au joaillier de lui parler, le joaillier lui dit : « Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends; et, si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. » A ce discours, le prince se tut et lui donna audience. « Je vois bien, reprit alors le joaillier, que l'unique moyen de vous rendre content est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté. C'est une satisfaction que je veux vous procurer, et j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar : vous savez par expérience que c'est une démarche fort dangereuse. Je sais un lieu plus propre à cette entrevue, et où vous serez en sûreté. » Comme le joaillier achevoit ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. « Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'étoit déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher. Tout ce que vous ferez sera bien fait ; je m'abandonne entièrement à vous. »

Après que le prince eut remercié le joaillier du

zèle qu'il lui faisoit paroître, le joaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avoit fait espérer au prince de Perse qu'il pourroit voir bientôt Schemselnihar. « Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il me semble, continua-t-elle, que cette maison seroit assez commode pour cette entrevue. — Je pourrois bien, reprit-il, les faire venir ici; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. — Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus, à l'heure qu'il est, que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler, et je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps. »

Effectivement elle fut fort diligente; elle ne tarda pas à revenir, et elle rapporta au joaillier que sa maîtresse ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même temps elle lui mit entre les mains une bourse, en lui disant que c'étoit pour acheter la collation. Il la mena aussitôt à la maison où les amans devoient se rencontrer, afin qu'elle sût où elle étoit, et qu'elle y pût amener sa maîtresse; et, dès qu'ils se furent séparés, il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or et d'argent, des tapis, des

coussins fort riches, et d'autres meubles dont il meubla cette maison très magnifiquement. Quand il y eut mis toutes choses en état, il se rendit chez le prince de Perse.

Représentez-vous la joie qu'eût le prince lorsque le joaillier lui dit qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maison qu'il avoit préparée pour le recevoir, lui et Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins et ses souffrances. Il prit un habit magnifique et sortit sans suite avec le joaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées afin que personne ne les observât, et l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas longtemps cette amante trop passionnée. Elle arriva après la prière du soleil couché, avec sa confidente et deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent saisis à la vue l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas possible. Ils s'assirent sur le sofa et se regardèrent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux-mêmes. Mais, quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagèrent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres que le joaillier, la confidente et les deux autres esclaves en pleurèrent. Le joaillier néanmoins

essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amans burent et mangèrent peu; après quoi, s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au joaillier s'il n'avoit pas un luth ou quelque autre instrument. Le joaillier, qui avoit eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, et ensuite elle chanta.....

Là s'arrêta Scheherazade, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi :

CCIVe NUIT.

Dans le temps que Schemselnihar charmoit le prince de Perse en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composoit sur-le-champ, on entendit un grand bruit; et aussitôt un esclave que le joaillier avoit amené avec lui parut tout effrayé, et vint dire qu'on enfonçoit la porte; qu'il avoit demandé qui c'étoit, mais qu'au lieu de répondre, on avoit redoublé les coups. Le joaillier, alarmé, quitta Schemselnihar et le prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaise nouvelle. Il étoit déjà dans la cour lorsqu'il entrevit

dans l'obscurité une troupe de gens armés de baïonnettes et de sabres, qui avoient enfoncé la porte et venoient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur, et, sans en être aperçu, il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand secours au prince de Perse et à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, et prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison et alla se réfugier chez un voisin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fît par ordre du calife, qui avoit sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'étoit sauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faisoit dans la sienne; et ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui sembloit que tout y étoit tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre; et, muni de cette arme, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il aperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit son esclave. « Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet? — Seigneur, lui répondit l'esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, et j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison; ce sont des voleurs qui,

ces jours passés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici, et qu'elle ne leur ait donné dans la vue. »

Le joaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison, et vit en effet que les voleurs avoient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avoit reçu Schemselnihar et son amant, qu'ils avoient emporté sa vaisselle d'or et d'argent, et enfin qu'ils n'y avoient pas laissé la moindre chose. Il en fut désolé. « O Ciel! s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource! Que diront mes amis, et quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maison et dérobé ce qu'ils m'avoient si généreusement prêté? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée? D'ailleurs, que sont devenus Schemselnihar et le prince de Perse? Cette affaire fera un si grand éclat qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, et je servirai de victime à sa colère. » L'esclave, qui lui étoit fort affectionné, tâcha de le consoler. « A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller, et vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves; le

prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre qu'ils ont eu la hardiesse de piller non seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour, et ils n'ignorent pas que, malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, et il vous restera encore, Dieu merci, assez de bien. »

En attendant que le jour parût, le joaillier fit raccommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue, qui avoit été forcée; après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en faisant de tristes réflexions sur ce qui étoit arrivé. « Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi; il avoit prévu ce malheur où je me suis jeté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie ! »

A peine étoit-il jour que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville et attira chez lui une foule d'amis et de voisins, dont la plupart,

sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étoient curieux d'en savoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquoient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parloit de Schemselnihar, ni du prince de Perse; ce qui lui fit croire qu'ils étoient chez eux, ou qu'ils devoient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le joaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger; mais il ne mangea presque pas. Il étoit environ midi lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avoit à la porte un homme qu'il ne connoissoit pas qui demandoit à lui parler. Le joaillier, ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui, se leva et alla lui parler à la porte. « Quoique vous ne me connoissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connoître, et je viens vous entretenir d'une affaire importante. » Le joaillier, à ces mots, le pria d'entrer. « Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à votre autre maison. — Comment savez-vous, répliqua le joaillier, que j'ai une autre maison que celle-ci? — Je le sais, repartit l'inconnu. Vous n'avez seulement qu'à me suivre, et ne craignez rien, j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. » Le joaillier partit aussitôt avec lui; et, après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison

où ils alloient avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, et que l'inconnu vit que la porte étoit à moitié brisée : « Passons outre, dit-il au joaillier; je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. » En disant cela ils continuèrent de marcher, et marchèrent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le joaillier, fatigué du chemin qu'il avoit fait et chagrin de voir que la nuit s'approchoit et que l'inconnu marchoit toujours sans lui dire où il prétendoit le mener, commençoit à perdre patience, lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisoit au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embarquèrent dans un petit bateau et passèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le joaillier par une longue rue où il n'avoit été de sa vie; et, après lui avoir fait traverser je ne sais combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le joaillier, referma et barra la porte d'une grosse barre de fer, et le conduisit dans une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au joaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçurent le joaillier sans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'asseoir; ce qu'il fit. Il en avoit grand besoin;

car il n'étoit pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si longtemps, la frayeur dont il étoit saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur chef pour souper, d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le joaillier à faire la même chose et à se mettre à table avec eux. Après le repas, ces hommes lui demandèrent s'il savoit à qui il parloit. Il répondit que non, et qu'il ignoroit même le quartier et le lieu où il étoit. « Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, et ne nous déguisez rien. » Le joaillier, étonné de ce discours, leur répondit : « Messeigneurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits? — Cela est vrai, répliquèrent-ils; le jeune homme et la jeune dame qui étoient chez vous hier au soir nous en ont parlé; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. » Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au joaillier qu'il parloit aux voleurs qui avoient forcé et pillé sa maison. « Messeigneurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme et de cette jeune dame; ne pourriez-vous pas m'en dire des nouvelles?..... »

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paroissoit,

et elle demeura dans le silence. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

CCVe NUIT.

Sire, dit-elle, sur la demande que le joaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvoient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme et de la jeune dame : « N'en soyez pas en peine davantage, reprirent-ils; ils sont en lieu de sûreté, ils se portent bien. » En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, et ils l'assurèrent qu'ils y étoient chacun séparément. « Ils nous ont appris, ajoutèrent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connoissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su, nous avons eu pour eux tous les égards possibles à votre considération. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toute sorte de bons traitemens, et personne de nous ne voudroit leur avoir fait le moindre mal. Nous vous disons la même chose de votre personne, et vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous. »

Le joaillier, rassuré par ce discours, et ravi de ce que le prince de Perse et Schemselnihar avoient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua, les

flatta, et leur donna mille bénédictions. « Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connoître; mais c'est un très grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, et je ne puis assez vous remercier du bien que cette connoissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé; et, s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger; vous savez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire et celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée. »

Après que le joaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs dans la confidence entière de ce qu'il avoit à leur révéler, qui ne pouvoit produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvoit le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse et de Schemselnihar, depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avoit procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venoient d'en-

tendre. « Quoi ! s'écrièrent-ils quand le joaillier eut achevé, est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar, prince de Perse, et la jeune dame, la belle et célèbre Schemselnihar? » Le joaillier leur jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il leur avoit dit; et il ajouta qu'ils ne devoient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connoître.

Sur cette assurance, les voleurs allèrent aussitôt se jeter aux pieds du prince et de Schemselnihar l'un après l'autre, et ils les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne seroit rien arrivé de ce qui s'étoit passé s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes avant de forcer la maison du joaillier. « Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. » Ils revinrent au joaillier. « Nous sommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé de chez vous, dont une partie n'est plus en notre disposition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie que nous allons vous remettre entre les mains. »

Le joaillier s'estima trop heureux de la grâce qu'on lui faisoit. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perse et Schemselnihar, et leur dirent, de même

qu'au joaillier, qu'ils alloient les ramener en un lieu d'où ils pourroient se retirer chacun chez soi; mais qu'auparavant ils vouloient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas déceler. Le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier leur dirent qu'ils auroient pu se fier à leur parole; mais, puisqu'ils le souhaitoient, qu'ils juroient solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussitôt les voleurs, satisfaits de leur serment, sortirent avec eux.

Dans le chemin, le joaillier, inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux esclaves, s'approcha de Schemselnihar, et la supplia de lui apprendre ce qu'elles étoit devenues. « Je n'en sais aucune nouvelle, répondit-elle. Je ne puis vous dire autre chose, sinon qu'on nous enleva de chez vous, qu'on nous fit passer l'eau, et que nous fûmes conduits à la maison d'où nous venons. »

Schemselnihar et le joaillier n'eurent pas un plus long entretien; ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le prince, et ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau, s'embarquèrent avec eux, et les passèrent à l'autre bord.

Dans le temps que le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier débarquoient, on entendit un grand bruit du guet à cheval qui accouroit, et il arriva dans le moment où le bateau ne faisoit que

de déborder et qu'il repassoit les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince, à Schemselnihar et au joaillier, d'où ils venoient si tard et qui ils étoient. Comme ils étoient saisis de frayeur, et que d'ailleurs ils craignoient de dire quelque chose qui leur fît tort, ils demeurèrent interdits. Il falloit parler cependant ; c'est ce que fit le joaillier, qui avoit l'esprit un peu plus libre. « Seigneur, répondit-il, je puis vous assurer premièrement que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer, et qui repasse de l'autre côté, sont des voleurs qui forcèrent la dernière nuit la maison où nous étions. Ils la pillèrent et nous emmenèrent chez eux, où, après les avoir pris par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, et ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avoient fait, que voici. » Et, en disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portoit.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du joaillier : il s'approcha de lui et du prince de Perse, et les regarda l'un après l'autre. « Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame, d'où vous la connoissez, et en quel quartier vous demeurez. »

Cette demande les embarrassa fort, et ils ne savoient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part, et elle ne lui eut pas plus tôt parlé qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect et d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, et le prince de Perse et le joaillier dans l'autre, avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devoient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étoient le prince de Perse et le joaillier.

Le prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avoient été donnés et au joaillier, leur dit qu'il mèneroit le joaillier chez lui, et leur nomma le quartier où il demeuroit. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse et le joaillier en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le commandant avoit donné, ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on alloit les mettre au corps de garde pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'étoit pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avoient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse qui étoit assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las et fatigués qu'à peine ils pouvoient se mouvoir.

Avec cette grande lassitude, le prince de Perse étoit d'ailleurs si affligé du contre-temps malheureux qui lui étoit arrivé à lui et à Schemselnihar, et qui lui ôtoit désormais l'espérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'asseyant sur son sofa. Pendant que la plus grande partie de ses gens s'occupoient à le faire revenir, les autres s'assemblèrent autour du joaillier, et le prièrent de leur dire ce qui étoit arrivé au prince, dont l'absence les avoit mis dans une inquiétude inexprimable.....

Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots, et se tut, à cause du jour dont la clarté commençoit à se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVI^e NUIT.

Sire, je disois hier à Votre Majesté que, pendant que l'on étoit occupé à faire revenir le prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avoient demandé au joaillier ce qui étoit arrivé à leur maître. Le joaillier, qui n'avoit garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenoit pas de savoir, leur répondit que la chose étoit très extraordinaire; mais que ce n'étoit pas le temps d'en faire le récit, et qu'il valoit mieux songer à secourir le prince. Par bonheur, le prince de Perse revint à lui dans ce moment; et ceux qui lui avoient fait cette demande avec empressement s'écartèrent, et demeurèrent dans le respect avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avoit pas duré plus longtemps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connoissance, il demeura néanmoins dans une si grande foiblesse qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondoit que par signes même à ses parens qui lui parloient. Il étoit encore en cet état le lendemain matin, lorsque le joaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil, en lui tendant la main; et, comme il vit qu'il étoit chargé du paquet d'argenterie que

les voleurs lui avoient rendue, il fit signe à un de ses gens de le prendre et de le porter jusque chez lui.

On avoit attendu le joaillier avec grande impatience dans sa famille, le jour qu'il en étoit sorti avec l'homme qui l'étoit venu demander, et que l'on ne connoissoit pas, et l'on n'avoit pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelque autre affaire pire que la première, dès que le temps où il devoit être revenu fut passé. Sa femme, ses enfans et ses domestiques en étoient dans de grandes alarmes, et ils en pleuroient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir; mais ils furent troublés de ce qu'il étoit extrêmement changé depuis le peu de temps qu'ils ne l'avoient vu. La longue fatigue du jour précédent et la nuit qu'il avoit passée dans de grandes frayeurs et sans dormir étoient la cause de ce changement qui l'avoient rendu à peine reconnoissable. Comme il se sentoit lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre, et il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes à qui il avoit commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisième jour, le joaillier, qui sentit ses forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteroient s'il sortoit pour prendre l'air. Il alla à la boutique d'un riche marchand de ses amis, avec qui il s'entretint assez longtemps. Comme il se levoit pour

prendre congé de son ami et se retirer, il aperçut une femme qui lui faisoit signe, et il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte et la joie qu'il en eut, il se retira plus promptement, sans la regarder. Elle le suivit, comme il s'étoit bien douté qu'elle le feroit, parce que le lieu où il étoit n'étoit pas commode à s'entretenir avec elle. Comme il marchoit un peu vite, la confidente, qui ne pouvoit le suivre du même pas, lui crioit de temps en temps de l'attendre. Il l'entendoit bien, mais, après ce qui lui étoit arrivé, il ne vouloit pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet, on savoit dans Bagdad qu'elle appartenoit à cette favorite, et qu'elle faisoit toutes ses emplettes. Il continua du même pas, et arriva à une mosquée qui étoit peu fréquentée, et où il savoit bien qu'il n'y auroit personne. Elle y entra après lui, et ils eurent toute liberté de s'entretenir sans témoins.

Le joaillier et la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avoient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs, et leur crainte l'un pour l'autre, sans parler de celle qui regardoit leur propre personne.

Le joaillier vouloit que la confidente commençât

par lui raconter comment elle avoit échappé avec les deux esclaves, et qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemselnihar, depuis qu'il ne l'avoit vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation si imprévue qu'il fut obligé de la satisfaire. « Voilà, dit-il en achevant, ce que vous désiriez d'apprendre de moi : apprenez-moi, je vous prie, à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé.

—Dès que je vis paroître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai, sans les bien examiner, que c'étoient des soldats de la garde du calife; que le calife avoit été informé de la sortie de Schemselnihar, et qu'il les avoit envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perse et à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur-le-champ à la terrasse du haut de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étoient le prince de Perse et Schemselnihar, et les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, et chez qui nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avoit fait, nous retournâmes au palais de Schemselnihar. Nous y

rentrâmes dans un grand désordre, et d'autant plus affligées que nous ne savions quel auroit été le destin de nos deux amans infortunés. Les autres femmes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes, comme nous en étions convenues, qu'elle étoit demeurée chez une dame de ses amies, et qu'elle devoit nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudroit revenir, et elles se contentèrent de cette excuse. Je passai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue, j'ouvris la petite porte de derrière, et je vis un petit bateau sur le canal détourné du fleuve qui y aboutit. J'appelai le batelier, et le priai d'aller de côté et d'autre, le long du fleuve, voir s'il n'apercevoit pas une dame, et, s'il la rencontroit, de l'amener. J'attendis son retour avec les deux esclaves qui étoient dans la même peine que moi, et il étoit déjà près de minuit lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, et une femme couchée sur la poupe. Quand le bateau eut abordé, les deux hommes aidèrent la femme à se lever et à se débarquer, et je la reconnus pour Schemselnihar, avec une joie de la revoir et de ce qu'elle étoit retrouvée que je ne puis exprimer..... »

Scheherazade finit ici son discours pour cette

nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVII^e NUIT.

Sire, nous laissâmes hier la confidente de Schemselnihar dans la mosquée, où elle racontoit au joaillier ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, et les circonstances du retour de Schemselnihar à son palais. Elle poursuivit ainsi :

« Je donnai, dit-elle la main à Schemselnihar pour l'aider à mettre pied à terre. Elle avoit grand besoin de ce secours, car elle ne pouvoit presque se soutenir. Quand elle se fut débarquée, elle me dit à l'oreille d'un ton qui marquoit son affliction d'aller prendre une bourse de mille pièces d'or, et de la donner aux deux soldats qui l'avoient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux esclaves pour la soutenir; et, après avoir dit aux soldats de m'attendre un moment, je courus prendre la bourse et je revins incessamment. Je la donnai aux deux soldats, je payai le batelier et je fermai la porte. Je rejoignis Schemselnihar qu'elle n'étoit pas encore arrivée à sa chambre. Nous ne perdîmes pas de temps, nous la déshabillâmes et nous la mîmes dans son lit, où elle ne fut pas plus tôt qu'elle demeura

comme prête à rendre l'âme tout le reste de la nuit. Le jour suivant, ses autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir; mais je leur dis qu'elle étoit revenue extrêmement fatiguée, et qu'elle avoit besoin de repos pour se remettre. Nous lui donnâmes cependant, les deux autres femmes et moi, tout le secours que nous pûmes imaginer, et qu'elle pouvoit attendre de notre zèle. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre, et nous eussions désespéré de sa vie, si nous ne nous fussions aperçues que le vin que nous lui donnions de temps en temps lui faisoit reprendre des forces. A force de prières enfin, nous vainquîmes son opiniâtreté, et nous l'obligeâmes à manger. Lorsque je vis qu'elle étoit en état de parler (car elle n'avoit fait que pleurer, gémir et soupirer jusqu'alors), je lui demandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avoit échappé des mains des voleurs : « Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond soupir, que je renouvelle un si grand sujet d'affliction? Plût à Dieu que les voleurs m'eussent ôté la vie, au lieu de me la conserver; mes maux seroient finis, et je ne vis que pour souffrir davantage!

— Madame, repris-je, je vous supplie de ne me pas refuser. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque sorte de consolation à ra-

conter leurs aventures les plus fâcheuses. Ce que je vous demande vous soulagera, si vous avez la bonté de me l'accorder.

— Écoutez donc, me dit-elle, la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi, qui croyois n'avoir plus rien à désirer. Quand je vis entrer les voleurs le sabre et le poignard à la main, je crus que nous étions au dernier moment de notre vie, le prince de Perse et moi; et je ne regrettois pas ma mort, dans la pensée que je devois mourir avec lui. Au lieu de se jeter sur nous pour nous percer le cœur, comme je m'y attendois, deux furent commandés pour nous garder, et les autres, cependant, firent des ballots de tout ce qu'il y avoit dans la chambre et dans les pièces à côté. Quand ils eurent achevé et qu'ils eurent chargé les ballots sur leurs épaules, ils sortirent et nous emmenèrent avec eux.

« Dans le chemin, un de ceux qui nous accompagnoient me demanda qui j'étois, et je lui dis que j'étois danseuse. Il fit la même demande au prince, qui répondit qu'il étoit bourgeois.

« Lorsque nous fûmes chez eux, où nous eûmes de nouvelles frayeurs, ils s'assemblèrent autour de moi, et, après avoir considéré mon habillement et les riches joyaux dont j'étois parée, ils se doutèrent que j'avois déguisé ma qualité. « Une dan-

seuse n'est pas faite comme vous, me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes. »

« Comme ils virent que je ne répondois rien : « Et vous, demandèrent-ils au prince de Perse, qui êtes-vous aussi? Nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois comme vous l'avez dit. » Il ne les satisfit pas plus que moi sur ce qu'ils désiroient savoir. Il leur dit seulement qu'il étoit venu voir le joaillier, qu'il nomma, et se divertir avec lui, et que la maison où ils nous avoient trouvés lui appartenoit.

« Je connois ce joaillier, dit aussitôt un des voleurs qui paroissoit avoir de l'autorité parmi eux; je lui ai quelque obligation sans qu'il en sache rien, et je sais qu'il a une autre maison; je me charge de le faire venir demain. Nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il, que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous sera fait cependant aucun tort. »

« Le joaillier fut amené le lendemain, et, comme il crut nous obliger, comme il le fit en effet, il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon, et je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perse, qui étoit dans un autre endroit, et ils me protestèrent qu'ils n'auroient pas forcé la maison où ils nous avoient trouvés s'ils eussent su qu'elle appartenoit au joaillier. Ils nous

prirent aussitôt, le prince de Perse, le joaillier et moi, et ils nous amenèrent jusqu'au bord du fleuve; ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous passa de ce côté; mais nous ne fûmes pas débarqués qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

« Je pris le commandant à part, je me nommai, et lui dis que le soir précédent, en revenant de chez une amie, les voleurs, qui repassoient de leur côté, m'avoient arrêtée et emmenée chez eux; que je leur avois dit qui j'étois, et qu'en me relâchant ils avoient fait la même grâce, à ma considération, aux deux personnes qu'il voyoit, après les avoir assurés qu'ils étoient de ma connoissance. Il mit aussitôt pied à terre pour me faire honneur, et, après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il avoit de pouvoir m'obliger en quelque chose, il fit venir deux bateaux et me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vus qui m'ont escortée jusqu'ici. Pour ce qui est du prince de Perse et du joaillier, il les renvoya dans l'autre, aussi avec deux de ses gens pour les accompagner et les conduire en sûreté jusque chez eux.

« J'ai confiance, ajouta-t-elle en finissant et en fondant en larmes, qu'il ne leur sera pas arrivé de mal depuis notre séparation, et je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale à la mienne. Le joaillier, qui nous a obligés avec tant d'affec-

tion, mérite d'être récompensé de la perte qu'il a faite pour l'amour de nous. Ne manquez pas demain matin de prendre deux bourses de mille pièces d'or chacune, de les lui porter de ma part, et de lui demander des nouvelles du prince de Perse. »

« Quand ma bonne maîtresse eut achevé, je tâchai, sur le dernier ordre qu'elle venoit de me donner de m'informer des nouvelles du prince de Perse, de lui persuader de faire des efforts pour se surmonter elle-même, après le danger qu'elle venoit d'essuyer et dont elle n'avoit échappé que par un miracle. « Ne me répliquez pas, reprit-elle, et faites ce que je vous commande. »

« Je fus contrainte de me taire, et je suis venue pour lui obéir. J'ai été chez vous où je ne vous ai pas trouvé, et, dans l'incertitude si je vous trouverois où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse; mais je n'ai osé l'entreprendre. J'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connoissance : attendez-moi ici, je ne mettrai pas de temps à les apporter..... »

Scheherazade s'aperçut que le jour paroissoit, et se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVIII^e NUIT.

Sire, la confidente revint joindre le joaillier, dans la mosquée où elle l'avoit laissé, et, en lui donnant les deux bourses : « Prenez, dit-elle, et satisfaites vos amis. — Il y en a, reprit le joaillier, beaucoup au delà de ce qui est nécessaire; mais je n'oserois refuser la grâce qu'une dame si honnête et si généreuse veut bien faire à son très humble serviteur. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. » Il convint avec la confidente qu'elle viendroit le trouver à la maison où elle l'avoit vu la première fois, lorsqu'elle auroit quelque chose à lui commander de la part de Schemselnihar et à prendre des nouvelles du prince de Perse; après quoi ils se séparèrent.

Le joaillier retourna chez lui bien satisfait non seulement de ce qu'il avoit de quoi satisfaire ses amis pleinement, mais de ce qu'il voyoit même que personne ne savoit à Bagdad que le prince de Perse et Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avoit été pillée. Il est vrai qu'il avoit déclaré la chose aux voleurs; mais il avoit confiance en leur secret. Ils n'avoient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde pour craindre

aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin il vit les amis qui l'avoient obligé, et il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'argent de reste pour meubler fort proprement son autre maison, où il mit quelques-uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger dont il avoit échappé; et sur le soir il se rendit chez le prince de Perse.

Les officiers du prince qui reçurent le joaillier lui dirent qu'il arrivoit fort à propos; que le prince, depuis qu'il ne l'avoit vu, étoit dans un état qui donnoit tout sujet de craindre pour sa vie, et qu'on ne pouvoit tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, et il le trouva couché dans son lit, les yeux fermés et dans un état qui lui fit compassion. Il le salua en lui touchant la main, et il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perse reconnut que le joaillier lui parloit; il ouvrit les yeux, et le regarda d'une manière qui lui fit connoître la grandeur de son affliction, infiniment au delà de ce qu'il en avoit eu depuis la première fois qu'il avait vu Schemselnihar. Il lui prit et lui serra la main pour lui marquer son amitié, et lui dit d'une voix foible qu'il lui étoit bien obligé de la peine qu'il prenoit de venir voir un prince aussi malheureux et aussi affligé qu'il l'étoit.

« Prince, reprit le joaillier, ne parlons pas, je vous en supplie, des obligations que vous pouvez m'avoir : je voudrois bien que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre eussent eu un meilleur succès. Parlons plutôt de votre santé : dans l'état où je vous vois, je crains fort que vous ne vous laissiez abattre vous-même, et que vous ne preniez pas la nourriture qui vous est nécessaire. »

Les gens qui étoient près du prince leur maître prirent cette occasion pour dire au joaillier qu'ils avoient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque chose ; qu'il ne s'aidoit pas, et qu'il y avoit longtemps qu'il n'avoit rien pris. Cela obligea le joaillier de supplier le prince de souffrir que ses gens lui apportassent de la nourriture et d'en prendre ; et il l'obtint après de grandes instances.

Après que le prince de Perse eut mangé plus amplement qu'il n'eût encore fait, par la persuasion du joaillier, il commanda à ses gens de le laisser seul avec lui ; et, lorsqu'ils furent sortis : « Avec le malheur qui m'accable, lui dit-il, j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez soufferte pour l'amour de moi ; il est juste que je songe à vous en récompenser ; mais auparavant, après vous en avoir demandé mille pardons, je vous prie de me dire si vous n'avez rien appris de Schemselnihar depuis que j'ai été contraint de me séparer d'avec elle. »

Le joaillier, instruit par la confidente, lui raconta tout ce qu'il savoit de l'arrivée de Schemselnihar à son palais, de l'état où elle avoit été depuis ce temps-là jusqu'à ce qu'elle se trouvât mieux et qu'elle envoyât la confidente pour s'informer de ses nouvelles.

Le prince de Perse ne répondit au discours du joaillier que par des soupirs et par des larmes; ensuite il se fit un effort pour se lever, fit appeler de ses gens, et alla en personne à son garde-meuble, qu'il se fit ouvrir : il y fit faire plusieurs ballots de riches meubles et d'argenterie, et donna ordre qu'on les portât chez le joaillier.

Le joaillier voulut se défendre d'accepter le présent que le prince de Perse lui faisoit; mais, quoiqu'il lui représentât que Schemselnihar lui avoit déjà envoyé plus qu'il n'en avoit eu besoin pour remplacer ce que ses amis avoient perdu, il voulut néanmoins être obéi. De la sorte le joaillier fut obligé de lui témoigner combien il étoit confus de sa libéralité, et il lui marqua qu'il ne pouvoit assez l'en remercier. Il vouloit prendre congé; mais le prince le pria de rester, et ils s'entretinrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, le joaillier vit encore le prince de Perse avant de se retirer, et le prince le fit asseoir près de lui. « Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choses : le but d'un

amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle; s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre. Vous comprenez bien que c'est là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps où par deux fois je me crois au comble de mes désirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela, il ne me reste plus que de songer à la mort : je me la serois déjà donnée, si ma religion ne me défendoit d'être homicide de moi-même; mais il n'est pas besoin que je la prévienne : je sens bien que je ne l'attendrai pas longtemps. » Il se tut à ces paroles, avec des gémissemens, des soupirs, des sanglots, et des larmes qu'il laissa couler en abondance.

Le joaillier, qui ne savoit pas d'autre moyen de le détourner de cette pensée de désespoir qu'en lui remettant Schemselnihar dans la mémoire et qu'en lui donnant quelque ombre d'espérance, lui dit qu'il craignoit que la confidente ne fût déjà venue, et qu'il étoit à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. « Je vous laisse aller, lui dit le prince; mais, si vous la voyez, je vous supplie de lui bien recommander d'assurer Schemselnihar que, si j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir et jusque dans le tombeau. »

Le joaillier revint chez lui, et y demeura dans l'espérance que la confidente viendroit. Elle arriva quelques heures après, mais tout en pleurs et dans un grand désordre. Le joaillier, alarmé, lui demanda avec empressement ce qu'elle avoit.

« Schemselnihar, le prince de Perse, vous et moi, reprit la confidente, nous sommes tous perdus. Écoutez la triste nouvelle que j'appris hier en entrant au palais après vous avoir quitté : Schemselnihar avoit fait châtier pour quelque faute une des deux esclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maison. L'esclave, outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte, elle est sortie, et nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite. Ce n'est pas tout : l'autre esclave sa compagne a fui aussi et s'est réfugiée au palais du calife, à qui nous avons sujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raison : c'est qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober et de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne sais pas ce qui se sera passé, mais je n'en augure rien de bon. Quoi qu'il en soit, je vous conjure de bien garder le secret..... »

Le jour, dont on voyoit déjà la lumière, obligea la sultane Scheherazade de garder le silence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCIXe NUIT.

Sire, la confidente ajouta à ce qu'elle venoit de dire au joaillier qu'il étoit bon qu'il allât trouver le prince de Perse, sans perdre de temps, et l'avertir de l'affaire, afin qu'il se tînt prêt à tout événement et qu'il fût fidèle dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas davantage, et elle se retira brusquement, sans attendre sa réponse.

Qu'auroit pu répondre le joaillier dans l'état où il se trouvoit? Il demeura immobile et comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire pressoit : il se fit violence, et alla trouver le prince de Perse incessamment. En l'abordant d'un air qui marquoit déjà la méchante nouvelle qu'il venoit lui annoncer : « Prince, dit-il, armez-vous de patience, de constance et de courage, et préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie.

— Dites-moi en deux mots ce qu'il y a, reprit

le prince, et ne me faites pas languir ; je suis prêt de mourir, s'il en est besoin. »

Le joaillier lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de la confidente. « Vous voyez bien, continua-t-il, que votre perte est assurée. Levez-vous, sauvez-vous promptement : le temps est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colère du calife, encore moins à rien avouer au milieu des tourmens. »

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince n'expirât d'affliction, de douleur et de frayeur. Il se recueillit, et demanda au joaillier quelle résolution il lui conseilloit de prendre dans une conjoncture où il n'y avoit pas un moment dont il ne dût profiter. « Il n'y en a pas d'autre, repartit le joaillier, que de monter à cheval au plus tôt, et de prendre le chemin d'Anbar, pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos, avec de bons chevaux, et souffrez que je me sauve avec vous. »

Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassans, prit de l'argent et des pierreries ; et, après avoir pris congé de sa mère, il partit, s'éloigna de Bagdad en diligence avec le joaillier et les gens qu'il avoit choisis.

Ils marchèrent le reste du jour et toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu, jusqu'à deux ou trois

heures avant le jour du lendemain, que, fatigués d'une si longue traite, et que leurs chevaux n'en pouvoient plus, ils mirent pied à terre pour se reposer.

Ils n'avoient presque pas eu le temps de respirer qu'ils se virent assaillis tout à coup par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque temps très courageusement; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince et le joaillier de mettre les armes bas et de s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie; mais, après qu'ils se furent saisis des chevaux et du bagage, ils les dépouillèrent, et, en se retirant avec leur butin, ils les laissèrent au même endroit.

Lorsque les voleurs furent éloignés : « Hé bien, dit le prince désolé au joaillier, que dites-vous de notre aventure et de l'état où nous voilà? Ne vaudroit-il pas mieux que je fusse demeuré à Bagdad, que j'y eusse attendu la mort, de quelque manière que je dusse la recevoir?

— Prince, reprit le joaillier, c'est un décret de la volonté de Dieu : il lui plaît de nous éprouver par afflictions sur afflictions. C'est à nous de n'en pas murmurer et de recevoir ces disgrâces de sa main avec une entière soumission. Ne nous arrêtons pas ici davantage; cherchons quelque lieu de

retraite où l'on veuille bien nous secourir dans notre malheur.

— Laissez-moi mourir, lui dit le prince de Perse : il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment que nous parlons Schemselnihar n'est plus, et je ne dois plus chercher à vivre après elle. » Le joaillier le persuada enfin, à force de prières. Ils marchèrent quelque temps, et ils rencontrèrent une mosquée qui étoit ouverte, où ils entrèrent et passèrent le reste de la nuit.

A la pointe du jour, un homme seul arriva dans cette mosquée. Il y fit sa prière, et, quand il eut achevé, il aperçut en se retournant le prince de Perse et le joaillier qui étoient assis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les saluant avec beaucoup de civilité. « Autant que je le puis connoître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers. »

Le joaillier prit la parole : « Vous ne vous trompez pas, répondit-il : nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous sommes, et nous avons besoin de secours; mais nous ne savons à qui nous adresser. — Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'assistance que je pourrai. »

A cette offre obligeante, le joaillier se tourna du côté du prince de Perse, et lui dit à l'oreille :

« Cet homme, Prince, comme vous le voyez, ne nous connoît pas, et nous avons à craindre que quelque autre ne vienne et ne nous connoisse. Nous ne devons pas, ce me semble, refuser la grâce qu'il veut bien nous faire. — Vous êtes le maître, reprit le prince, et je consens à tout ce que vous voudrez. »

L'homme, qui vit que le joaillier et le prince de Perse consultoient ensemble, s'imagina qu'ils faisoient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avoit faite. Il leur demanda quelle étoit leur résolution. « Nous sommes prêts de vous suivre, répondit le joaillier: ce qui nous fait de la peine, c'est que nous sommes nus, et que nous avons honte de paroître en cet état. »

Par bonheur, l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusque chez lui. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre; et comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger, et qu'ils seroient bien aises d'être dans leur particulier, il leur fit porter plusieurs plats par une esclave. Mais ils ne mangèrent presque pas, surtout le prince de Perse, qui étoit dans une langueur et dans un abattement qui fit tout craindre au joaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour,

et sur le soir, comme il savoit qu'ils avoient besoin de repos, il les quitta de bonne heure. Mais le joaillier fut bientôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'aperçut que ce prince avoit la respiration forte et véhémente, et cela lui fit comprendre qu'il n'avoit plus que peu de momens à vivre. Il s'approcha de lui, et le prince lui dit: « C'en est fait, comme vous le voyez, et je suis bien aise que vous soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction, et je ne vous en dis pas la raison, vous la savez. Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère, qui m'a toujours aimé tendrement et pour qui j'ai toujours eu le respect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux et de m'ensevelir de ses propres mains. Témoignez-lui bien la peine que j'en souffre, et priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes et qu'elle m'y assiste de ses prières. » Il n'oublia pas l'hôte de la maison; il le remercia de l'accueil généreux qu'il lui avoit fait, et, après lui avoir demandé en grâce de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui jusqu'à ce qu'on vînt l'enlever, il expira.....

Scheherazade en étoit en cet endroit, lorsqu'elle s'aperçut que le jour paroissoit. Elle cessa de parler, et elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCX^e NUIT.

Sire, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le joaillier profita de la conjoncture d'une caravane assez nombreuse qui venoit à Bagdad, où il se rendit en sûreté. Il ne fit que rentrer chez lui et changer d'habit à son arrivée, et se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse, où l'on fut alarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertît la mère du prince qu'il souhaitoit de lui parler, et l'on ne fut pas longtemps à l'introduire dans une salle où elle étoit avec plusieurs de ses femmes. « Madame, lui dit le joaillier d'un air et d'un ton qui marquoient la fâcheuse nouvelle qu'il avoit à lui annoncer, Dieu vous conserve et vous comble de ses bontés ! Vous n'ignorez pas que Dieu dispose de nous comme il lui plaît..... »

La dame ne donna pas le temps au joaillier d'en dire davantage. « Ah ! s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils ! » Elle poussa en même temps des cris effroyables, qui, mêlés avec

ceux de ses femmes, renouvelèrent les larmes du joaillier. Elle se tourmenta et s'affligea longtemps avant qu'elle lui laissât reprendre ce qu'il avoit à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs et ses gémissemens, et elle le pria de continuer et de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit; et, quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils ne l'avoit pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire dans les derniers momens de sa vie. Il lui assura qu'il n'avoit pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, et que la seule chose qu'il avoit souhaitée étoit qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain, de grand matin, elle se mit en chemin accompagnée de ses femmes et de la plus grande partie de ses esclaves.

Quand le joaillier, qui avoit été retenu par la mère du prince de Perse, eut vu partir cette dame, il retourna chez lui tout triste et les yeux baissés, avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli et si aimable, à la fleur de son âge.

Comme il marchoit recueilli en lui-même, une femme se présenta et s'arrêta devant lui. Il leva les yeux, et vit que c'étoit la confidente de Schemselnihar, qui étoit habillée de noir et pleuroit. Il renouvela ses pleurs à cette vue sans ouvrir la bouche pour lui parler, et il continua de marcher

jusque chez lui où la confidente le suivit et entra avec lui.

Ils s'assirent; et le joaillier, en prenant la parole le premier, demanda à la confidente, avec un grand soupir, si elle avoit déjà appris la mort du prince de Perse, et si c'étoit lui qu'elle pleuroit. « Hélas! non, s'écria-t-elle. Quoi! ce prince si charmant est mort! Il n'a pas vécu longtemps après sa chère Schemselnihar. Belles âmes, ajouta-t-elle, en quelque part que vous soyez, vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer désormais sans obstacle. Vos corps étoient un empêchement à vos souhaits, et le Ciel vous en a délivrés pour vous unir! »

Le joaillier, qui ne savoit rien de la mort de Schemselnihar, et qui n'avoit pas encore fait réflexion que la confidente qui lui parloit étoit habillée de deuil, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. « Schemselnihar est morte! s'écria-t-il. — Elle est morte, reprit la confidente en pleurant tout de nouveau, et c'est d'elle que je porte le deuil. Les circonstances de sa mort sont singulières, et elles méritent que vous les sachiez; mais, avant que je vous en fasse le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perse, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemselnihar, ma chère et respectable maîtresse. »

Le joaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandoit; et, dès qu'il lui eut raconté le tout, jusqu'au départ de la mère du prince de Perse qui venoit de se mettre en chemin elle-même, pour faire apporter le corps du prince à Bagdad : « Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avoit fait venir Schemselnihar à son palais; il étoit vrai, comme nous avions tout sujet de nous le persuader, que le calife avoit été informé des amours de Schemselnihar et du prince de Perse, par les deux esclaves qu'il avoit interrogées toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar, et qu'il donna de grandes marques de jalousie et de vengeance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout : il ne songea pas un moment au prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar; et il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, sur la permission qu'il lui avoit donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en put conjecturer autre chose, après la manière tout extraordinaire dont il en a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

« Le calife la reçut avec un visage ouvert; et, quand il eut remarqué la tristesse dont elle étoit accablée, qui cependant ne diminuoit rien de sa beauté (car elle parut devant lui sans aucune

marque de surprise ni de frayeur) : « Schemselnihar, lui dit-il avec une bonté digne de lui, je ne puis souffrir que vous paroissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée : vous devez en être persuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas, et je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis, et ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite; mais tout ce qu'ils ont pu me dire ne me fait pas la moindre impression. Quittez donc cette mélancolie, et disposez-vous à m'entretenir ce soir de quelque chose d'agréable et de divertissant, à votre ordinaire. » Il lui dit plusieurs autres choses très obligeantes, et il la fit entrer dans un appartement magnifique, près du sien, où il la pria de l'attendre.

« L'affligée Schemselnihar fut très sensible à tant de témoignages de considération pour sa personne; mais plus elle connoissoit combien elle en étoit obligée au calife, plus elle étoit pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perse sans qui elle ne pouvoit plus vivre.

« Cette entrevue du calife et de Schemselnihar, continua la confidente, se passa pendant que j'étois venue vous parler, et j'en ai appris les particularités de mes compagnes qui étoient pré-

sentes. Mais, dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemselnihar, et je fus témoin de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit; et, comme elle se douta que je venois de chez vous, elle me fit approcher, et sans que personne l'entendît : « Je vous suis bien obligée, me dit-elle, du service que vous venez de me rendre; je sens bien que ce sera le dernier. » Elle ne m'en dit pas davantage; et je n'étois pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

« Le calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchoient, et l'on servit aussitôt la collation. Le calife prit Schemselnihar par la main, et la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire que nous la vîmes expirer peu de momens après. En effet, elle fut à peine assise qu'elle se renversa en arrière. Le calife crut qu'elle n'étoit qu'évanouie, et nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir; mais elle ne revint pas, et voilà de quelle manière nous la perdîmes.

« Le calife l'honora de ses larmes, qu'il ne put retenir, et, avant de se retirer à son appartement, il ordonna de casser tous les instrumens, ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps; je le lavai et l'ensevelis moi-même, en le bai-

gnant de mes larmes; et le lendemain elle fut enterrée, par ordre du calife, dans un tombeau magnifique qu'il lui avoit déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avoit choisi elle-même. Puisque vous me dites, ajouta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad, je suis résolue de faire en sorte qu'on l'apporte pour être mis dans le même tombeau. »

Le joaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. « Vous n'y songez pas, reprit-il; jamais le calife ne le souffrira. — Vous croyez la chose impossible, repartit la confidente : elle ne l'est pas; et vous en conviendrez vous-même, quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar, avec une pension à chacune, suffisante pour subsister, et qu'il m'a chargée du soin et de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir et pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs, le calife, qui n'ignore pas les amours du prince et de Schemselnihar, comme je vous l'ai dit, et qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nullement fâché. » Le joaillier n'eut plus rien à dire : il pria seulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise fut grande en y arrivant, quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accouroit de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que

de loin; et, lorsqu'il eut fait sa prière : « Je ne trouve plus impossible, dit-il à la confidente en la rejoignant, d'exécuter ce que vous avez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier, vous et moi, ce que nous savons des amours de l'un et de l'autre, et particulièrement de la mort du prince de Perse, arrivée presque dans le même temps. Avant que son corps arrive, tout Bagdad concourra à demander qu'il ne soit pas séparé d'avec celui de Schemselnihar. » La chose réussit; et, le jour que l'on sut que le corps devoit arriver, une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville où elle se présenta à la mère du prince, et la supplia, au nom de toute la ville qui le souhaitoit ardemment, de vouloir bien que les corps des deux amans qui n'avoient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort, depuis qu'ils avoient commencé de s'aimer, n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit; et le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar, à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs, et mis à côté d'elle. Depuis ce temps-là, tous les habitans de Bagdad, et même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des musulmans, n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau et d'y aller faire leurs prières.

« C'est, Sire, dit ici Scheherazade, qui s'aperçut en même temps qu'il étoit jour, ce que j'avois à raconter à Votre Majesté des amours de la belle Schemselnihar, favorite du calife Haroun-al-Raschid, et de l'aimable Ali Ebn Becar, prince de Perse. »

Quand Dinarzade vit que la sultane sa sœur avoit cessé de parler, elle la remercia, le plus obligeamment du monde, du plaisir qu'elle lui avoit fait par le récit d'une histoire si intéressante. « Si le sultan veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince Camaralzaman, que vous trouverez beaucoup plus agréable. » Elle se tut; et le sultan, qui ne put encore se résoudre de la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

CCXIe NUIT.

Le lendemain, avant le jour, dès que la sultane Scheherazade fut éveillée par les soins de Dinarzade, sa sœur, elle raconta au sultan des Indes l'histoire de Camaralzaman, comme elle l'avoit promis, et dit...

(*Voir cette histoire au tome V.*)



NOTES

DU TOME QUATRIÈME

Page 15, ligne 21. L'an 653 de l'hégire correspond à notre année 1255 avant Jésus-Christ. Il y a donc lieu de supposer que ces contes ont été écrits en arabe dans le courant du XIIIe siècle.

— 23. L'ère du *grand Iskender aux deux cornes* est celle d'Alexandre le Grand, à qui les Arabes ont donné ce nom; elle est la même que celle des Séleucides. Seulement l'auteur a commis une erreur, car l'an 653 de l'hégire correspond à l'an 1557, et non à l'an 7320, de l'ère des Séleucides.

34, 16. Le *khan*, ou caravansérail, est, ainsi que nous l'avons déjà vu, une hôtellerie.

37, 2. *Mostanser Billah* fut le trente-septième calife de la race des Abassides.

106, 10. Les Orientaux ne boivent qu'après le repas.

109, 26. On donne le nom de *Bédouins* à des Arabes nomades, vivant sous la tente et demandant souvent au pillage des caravanes leurs moyens d'existence.

125, 17. *Schemselnihar* signifie le Soleil du jour.

173, 21. Les Arabes, les Persans et les Turcs se servent, pour écrire, d'une canne taillée dans la forme de nos plumes.

205, 2. Est-il nécessaire d'insister sur l'anachronisme

que Galland commet ici en donnant des *baïonnettes* aux assaillants? On n'est pas d'accord sur l'origine de la baïonnette, mais il est toujours bien certain qu'elle n'a été inventée qu'après le fusil, et la date la plus reculée à laquelle on veuille faire remonter son invention est l'année 1323.

P. 222, l. 23. Nous avons conservé l'expression de *se débarquer*, qui se trouve bien dans le texte original, et qui se reproduit à la page suivante, ligne 11 ; ce qui prouve qu'il n'y a pas là une erreur typographique.

236, 17. *Anbar* est une ville de la Turquie d'Asie, située sur l'Euphrate, à 65 kilomètres de Bagdad.

249, 13. *Camaralzaman* veut dire la Lune du temps, ou la Lune du siècle.



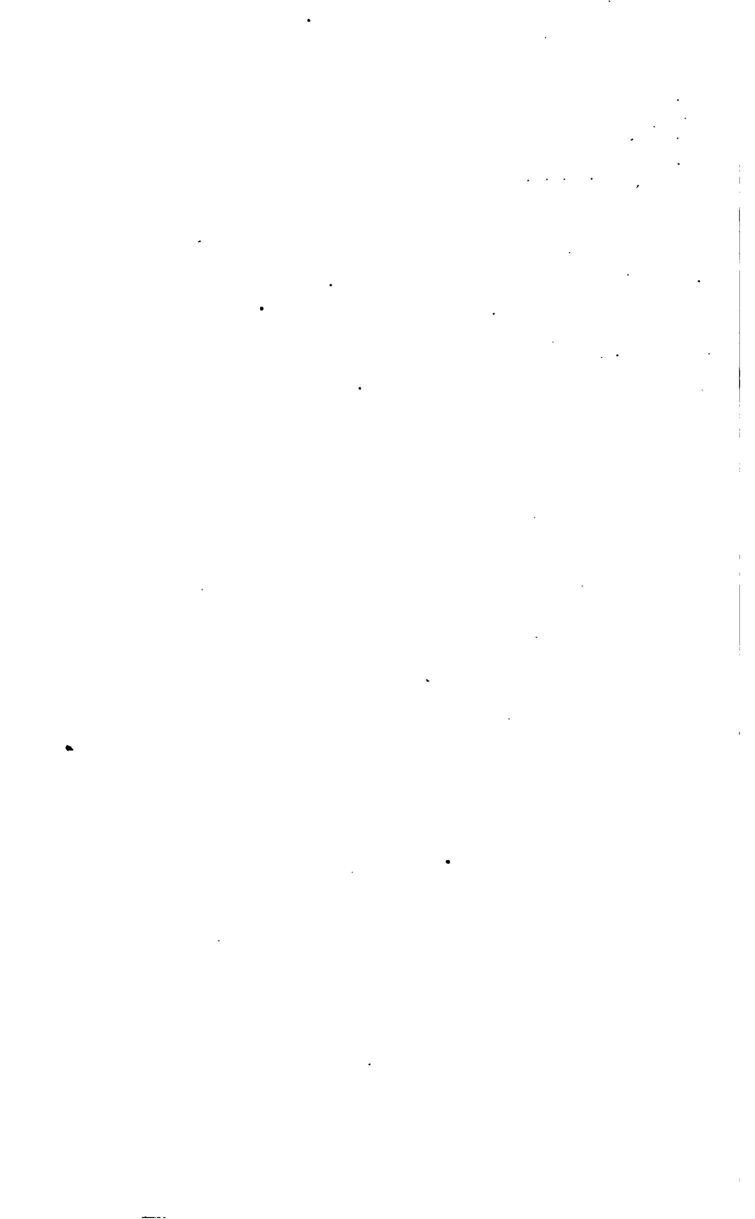


TABLE

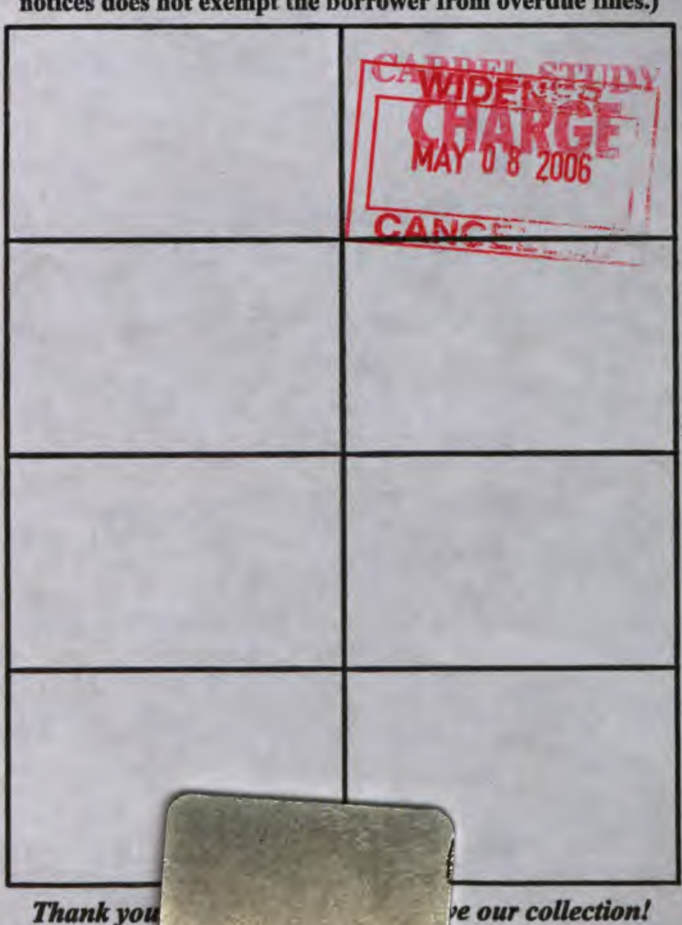
DU TOME QUATRIÈME



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.






WIDENER
CHARGE
MAY 0 8 2006
CANC

